

# **L'enfant face aux médias**

**Quelle responsabilité  
sociale et familiale ?**

*Dominique Ottavi  
Dany-Robert Dufour*

## **Temps d'Arrêt:**

*Une collection de textes courts dans le domaine de la petite enfance. Une invitation à marquer une pause dans la course du quotidien, à partager des lectures en équipe, à prolonger la réflexion par d'autres textes...*

Les textes de Dominique Ottavi et Dany-Robert Dufour ont été publiés dans une première version dans la revue Le Débat de novembre-décembre 2004, intitulée L'enfant-problème. L'ensemble des articles de ce numéro (132) nous paraît susceptibles d'intéresser les professionnels en contact avec les enfants et leurs familles.

Fruit de la collaboration entre plusieurs administrations (Administration générale de l'enseignement et de la recherche scientifique, Direction générale de l'aide à la jeunesse, Direction générale de la santé et ONE), la collection Temps d'Arrêt est éditée par la Coordination de l'Aide aux Victimes de Maltraitance. Chaque livret est édité à 10.000 exemplaires et diffusé gratuitement auprès des institutions de la Communauté française actives dans le domaine de l'enfance et de la jeunesse. Les textes sont également disponibles sur le site Internet [www.yapaka.be](http://www.yapaka.be).

### **Comité de pilotage:**

Jacqueline Bourdouxhe, Nathalie Ferrard, Gérard Hansen, Françoise Hoornaert, Roger Lonfils, Cindy Russo, Reine Vander Linden, Nicole Vanopdenbosch, Laetitia Lambert, Dominique Werbroeck.

### **Coordination:**

Vincent Magos assisté de Diane Huppert, Philippe Jadin et Claire-Anne Sevrin.

**Avec le soutien de la Ministre de la Santé, de l'Enfance et de l'Aide à la jeunesse de la Communauté française.**

Éditeur responsable: Henry Ingberg – Ministère de la Communauté française – 44, boulevard Léopold II – 1080 Bruxelles. Novembre 2005

# Sommaire

<b>Enfance et violence: le miroir des médias</b> Vers une culture de l'immaturation <i>Dominique Ottavi</i> .....	5
<b>Télévision, socialisation, subjectivation</b> Le rôle du troisième parent <i>Dany-Robert Dufour</i> .....	39



# Enfance et violence: le miroir des médias

## Vers une culture de l'immaturation

*Dominique Ottavi*<sup>1</sup>

Il est difficile aujourd'hui de parler de l'école sans évoquer presque automatiquement le problème de la violence; le syntagme de la « violence des jeunes » est entré dans le langage courant même s'il est porteur de généralisations abusives. La polémique est proche, lorsqu'on essaie de savoir quelle réalité cet usage recouvre: les jeunes sont-ils plus violents qu'auparavant, ou s'agit-il d'un fantasme sécuritaire des adultes? Ce type de polémique empêche de voir qu'une préoccupation diffuse peine à s'exprimer. La reconnaissance du fait est implicite dans la pratique officielle du classement des établissements scolaires par le ministère de l'éducation qui manifeste une inégalité dans les conditions de travail. Or, ce ne sont pas les professeurs ni les moyens qui font la différence; c'est, avant tout, la violence qui y règne, l'atmosphère de violence plutôt. Cette violence n'est pas toujours physique, elle peut être verbale, virtuelle, feinte, ou résider dans des comportements que l'on qualifie d'« incivils ». Ces comportements révèlent un changement essentiel: les signes de la violence, un style violent, sont devenus la norme des rapports sociaux.

---

<sup>1</sup> Dominique Ottavi est maître de conférences en Sciences de l'éducation à l'Université de Paris 8, elle a notamment publié, avec Marie-Claude Blais et Marcel Gauchet *Pour une philosophie politique de l'éducation, six questions d'aujourd'hui*, Paris, Bayard, 2002

Dans quelle mesure la télévision, et les médias en général, en sont-ils responsables ? Cette question est généralement abordée à partir de la problématique de la « preuve », on cherche à établir des certitudes concernant cette influence. Or, cette approche fait obstacle à la prise en compte d'un fait majeur : le bouleversement des conditions de l'éducation de l'enfance et de la jeunesse, donc les médias sont un élément. L'environnement éducatif de l'enfant est le véritable problème, que négligent les débats qui s'épuisent dans les arguments contradictoires au sujet du rôle des médias... Ceci ne revient pas à dire que les théories qui ont tenté de rendre compte avec rigueur de cette influence sont inutiles ; elles ne perdent rien à être replacées dans un questionnement plus large sur les caractéristiques de la culture contemporaine, où s'insèrent les problèmes de l'éducation. Un autre changement, qui ne paraît pas directement connecté aux problèmes de la violence et des médias, doit être pris en compte : le remaniement du rapport entre les âges de la vie, et l'apparition d'une immaturité adulte.

Entre l'hypothèse d'une totale innocuité du « loisir » qu'ils représentent, et l'hypothèse opposée d'une influence directe sur les comportements, n'y a-t-il pas de place pour une interrogation sur un rapport entre jeunesse et violence, institué par notre culture, et réfracté par les médias ?

Pour établir de façon objective une relation entre médias et violence l'administration a régulièrement recouru à des rapports sur l'influence de la violence télévisuelle. Chaque rapport représente, hélas, en même temps qu'une somme impressionnante d'informations, une nouvelle occasion pour ses détracteurs de dénoncer l'insuffisance des preuves, l'incertitude des conclusions.

Pour s'en tenir aux exemples les plus récents, depuis une dizaine d'années, trois rapports ont été suscités par le problème de la violence médiatique. Tous trois préconisent des mesures visant à corriger ou à contrôler cette influence. Le premier date de 1995; il a été remis au Conseil Supérieur de l'Audiovisuel par Sophie Jehel et Divina Frau-Meig. Dans la continuité du précédent, un second rapport, sur l'environnement médiatique des jeunes de zéro à dix-huit ans, a été demandé en 2002 par Ségolène Royal au Comité Inter associatif Enfants et Médias (CIEM): «que transmettons-nous à nos enfants?». Il préconisait une structuration de la société civile, une meilleure organisation et coopération des consommateurs, pouvoirs publics, associations, et des médias eux-mêmes, en vue d'une modification de la place des médias dans l'éducation. Il exprimait aussi le vœu d'une réévaluation du service public et l'augmentation des émissions éducatives, des émissions sur l'analyse des médias comme «arrêt sur image» de France 5, des émissions où des jeunes s'expriment, une réflexion sur les horaires de programmation de ces émissions, etc. L'éducation aux médias, l'amélioration de la formation des enseignants figuraient aussi sur la liste à côté de mesures portant sur le signalement des émissions: l'harmonisation de la classification appliquée aux films projetés en salle et de la classification appliquée à la télévision, et la modification des comités de visionnage.

En 2003, la Mission d'évaluation, d'analyse et de propositions relative aux représentations violentes à la télévision, dans son rapport «La violence à la télévision», a été plus loin en insistant sur l'intervention de l'Etat et sur l'articulation entre contrôle et démocratie. Parmi ses propositions, on retrouve l'idée de réorganiser les com-

missions de classification en y faisant figurer des représentants des droits des enfants, le renforcement des missions du CSA, l'amélioration de la quantité et de la qualité des émissions éducatives, assortie d'exigences concernant les heures de programmation, ou encore l'éducation aux médias. Il se distingue par l'importance qu'il accorde à la réflexion sur la violence sexuelle et la pornographie, dont la place n'a cessé de croître dans les programmes: il recommande le double cryptage de la pornographie, l'interdiction de faire figurer les chaînes pornographiques dans les bouquets d'abonnements, la création d'instances nouvelles telles qu'une commission d'évaluation de la violence, des comités de contact consultatif avec les associations. Enfin, y est émise l'idée d'une charte de déontologie des chaînes télévisées et d'une information aux parents concernant les risques de certaines émissions.

En face de ces diverses propositions, le discours des producteurs, diffuseurs, annonceurs, et d'un grand nombre de téléspectateurs ou utilisateurs des médias, est toujours le même: ils invoquent l'interdit d'interdire, l'autonomie des citoyens et même des enfants, la distinction de la violence réelle et de la violence fictive. En conséquence, les associations et les commissaires qui en appellent à l'éthique sont soupçonnés de vouloir faire régner un nouvel ordre moral. Il faut souligner que le caractère labile des critères permettant de juger de la nocivité des médias, l'absence de « preuve » de leur influence, sont aussi, en amont, à l'origine de l'inefficacité de la loi existante. Par exemple, la Directive Européenne « Télévision sans frontières » stipule que les Etats doivent prendre des mesures appropriées pour éviter les programmes « susceptibles de nuire gravement à l'épanouissement physique, mental



ou moral des mineurs». De son côté, le Code pénal précise que doit être puni d'emprisonnement et d'amende «le fait de fabriquer, de transporter, de diffuser par quelque moyen que ce soit et quel qu'en soit le support un message à caractère violent ou pornographique ou de nature à porter gravement atteinte à la dignité humaine, soit de faire commerce d'un tel message». Mais, en l'absence d'atteinte physique à l'individu, on peut contester le préjudice subi par les jeunes téléspectateurs, et se prévaloir de la liberté d'expression, elle aussi prévue par la loi, pour diffuser ces messages...

Nous nous trouvons ainsi devant un véritable blocage. Face à cette paralysie, il faut reprendre les éléments du problème, à commencer par la «violence des jeunes», en tant que phénomène perçu et théorisé par des adultes. Il faut s'interroger aussi sur la nature de la violence télévisuelle, et sur les analyses qui tentent d'éclairer son influence sur les comportements. Ceci, afin de sortir du cadre restrictif imposé par cette notion d'influence, qui suppose un face-à-face de l'enfant et des médias. Ainsi, entre l'enfant et les messages qu'il reçoit, se trouve une attente des adultes, qui souhaitent que l'enfant soit autonome et apprenne à «gérer» lui-même sa consommation médiatique, comme ses émotions. Cette représentation doit être interrogée. Enfin, au-delà de cette définition de l'enfant autonome, le problème central ne serait-il pas la définition même de la jeunesse que notre société promeut à travers les différents médias, dans la mesure où elle l'associe à un certain rapport au corps et à la violence ?

## La réalité de la violence des jeunes

---

L'augmentation de la violence des jeunes a longtemps été minimisée, voire déniée. Cette dénégalation a laissé récemment la place à une importante mise en scène médiatique, qui a culminé lors de la dernière campagne présidentielle. Cette amplification empêche de voir ce qui est véritablement important : le fait que les explications traditionnelles de la délinquance s'avèrent aujourd'hui inadéquates pour rendre compte des caractéristiques propres à la violence contemporaine. De même, des théories plus récentes révèlent une progression dans la sophistication des manières d'éluider le problème plutôt qu'elles ne l'éclairent véritablement.

Dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, des psychologues ont théorisé la « crise d'adolescence », moment inévitable de conflit avec l'autorité. La psychanalyse a contribué à étayer cette notion en soulignant l'aspect structurant du conflit psychique lors de la sortie de l'enfance : violence normale, donc, malgré des excès considérés comme pathologiques. Par ailleurs, les travaux de l'école sociologique de Chicago, dès le début du XX<sup>e</sup> siècle, ont inauguré les recherches sur les « bandes » de jeunes. Ils ont mis en évidence que des facteurs tels que l'inadaptation des immigrants, les carences éducatives, le désœuvrement en milieu urbain, engendrent des liens de socialisation parallèles, et des conduites délinquantes. Ce type de recherche a été prolongé par la psychologie sociale, telle que celle de Kurt Lewin ou Didier Anzieu en France, lorsqu'ils ont tenté de comprendre comment l'attitude individuelle était modifiée par l'appartenance à un groupe.

Ces explications anciennes ont été supplantées récemment par une autre, qui considère la violence comme une réponse à la violence de l'institution scolaire. Ce dernier point de vue conduit à légitimer la violence en tant que refus de la contrainte ou de la violence symbolique. Cette relativisation de la gravité de l'acte violent a été accrue par la sociologie de Norbert Elias, dont le concept de « seuil de violence légitime » a trouvé un écho dans le monde éducatif : chaque société élaborerait ses normes de tolérance à la violence, la perception d'une violence excessive en étant alors dépendante. Ce point de vue, qui met en avant en avant la relativité des normes selon les cultures, peut conduire à dissoudre en quelque sorte l'acte violent dans son contexte culturel. Une autre explication, qui concerne surtout les flambées de violences collectives, réside dans l'assimilation de cette violence à la révolte politique, à une forme de lutte des classes. Il faut inclure dans cette catégorie la sociologie bourdieusienne, et son usage du concept de « violence symbolique », qui a pour effet de gommer la différence entre violence proprement dite, violence physique, et les conflits de nature institutionnelle ou psychologique. Ceci a pour effet de légitimer l'attitude violente au nom de l'expression de la révolte.

Ces approches ont en commun de supposer une certaine rationalité de l'attitude violente. Même si celle-ci est considérée comme inadéquate pour remédier à une situation d'oppression ou à l'injustice sociale, ces facteurs sont quand même une clé de compréhension de l'attitude violente, ils permettent de lui donner du sens. Or, il semblerait que c'est justement ce qui rend ces analyses inadéquates aujourd'hui : la violence chez les jeunes se manifeste sans que l'on puisse lui assigner un sens.

La prise de conscience d'un changement remonte en France aux années quatre-vingt (et aux États-Unis aux années soixante-dix). L'ouvrage de Judith Lazar, *La violence des jeunes*, dresse une liste de faits qui manifestent ce changement de nature de la violence. Outre l'abaissement de l'âge des auteurs de violences, elle note par exemple la banalisation du racket et du vandalisme, l'apparition de «jeux» autodestructeurs ou agressifs, tel le jeu dit du CRS qui consiste à frapper une victime choisie au hasard dans une cour de récréation. Cet inventaire apporte un enseignement d'importance: la violence des jeunes s'exerce principalement contre des jeunes, qu'ils soient agressés physiquement ou dans leurs biens et leur cadre de vie. Beaucoup de ces comportements relèvent de la «barbarie», au sens précis que lui donne Cornélius Castoriadis : des formes d'avilissement de l'être humain qui font voler en éclats les rapports institués par la civilisation entre les hommes. La victime de l'acte barbare n'est pas seulement, alors, l'individu qui le subit; l'autre victime est l'acquis historique représenté par une forme d'organisation, une institution, des formes régulées de rapports interindividuels. Une «micro barbarie» semble à l'œuvre dans des actes dont la seule finalité identifiable est la dégradation de l'autre. Il faut ajouter qu'il s'agit d'une violence en quelque sorte immature, dans la mesure où elle n'est pas reliée à la recherche ou à la conservation d'un pouvoir, ni à une situation de guerre.

Les médias peuvent prétendre être par nature étrangers à ce phénomène puisqu'ils ne diffusent que du spectacle. Il est cependant remarquable que la teneur des messages diffusés fait écho à cette nouvelle barbarie: ceux qui portent atteinte à la dignité et à l'intégrité physique de la personne humaine sont légion, et beaucoup d'entre

eux ne semblent avoir que ce seul but. Dans sa tentative pour définir la violence télévisuelle, le rapport du CIEM inclut dans cette catégorie les représentations de meurtres et d'actes sadiques, bien entendu, ou la représentation de cadavres, d'exécutions, etc., qui ne sont pas justifiés par la nécessité de l'information. Il faut y ajouter une grande partie des émissions pornographiques. Mais s'y ajoutent aussi les cas où l'atteinte à la dignité passe par l'humiliation comme dans la télé réalité. Il faut aussi tenir compte dans l'appréciation de la violence des messages de la stimulation nerveuse produite par le rythme et le type d'images proposés par des émissions réputées innocentes comme des dessins animés, qui agissent corporellement sur certains sujets. Que vaut l'argument selon lequel la représentation de la violence n'est pas la violence réelle, et qu'elle peut être créditée d'innocuité, par nature? Certes, les deux choses ne sont pas équivalentes, sans que la différence tourne forcément à l'avantage de la violence représentée.

À proprement parler, la violence est irreprésentable, non symbolisable. C'est ce que montre la très grande difficulté à faire des reportages objectifs sur des situations de catastrophe, de guerre etc. où, presque automatiquement, la réalité dont on veut rendre compte échappe au vécu pour se transformer en fiction. Quelle que soit la justification de ce spectacle, la violence médiatique consiste dans cette habitude de la violence, dans le fait de l'appivoiser en quelque sorte dans l'univers domestique. C'est tout l'intérêt de la notion d'« exposition à la violence » récemment forgée pour penser l'immersion de l'enfant dans la violence fictive. Parler d'exposition à la violence permet de prendre des distances par rapport à la notion d'exemple ou d'incitation, comme si le pouvoir des représentations était direct. Cette

notion invite plutôt à réfléchir aux nouvelles conditions d'éducation des jeunes, à leur fréquentation régulière d'une violence spécifique, d'une violence reflétée dans le miroir des médias. Le temps passé devant la télévision est un facteur de cette exposition, qui réside dans la quantité des messages perçus, et qui aboutit à l'instauration d'une culture de la violence.

## L'exposition à la violence

---

Les enfants passent en moyenne deux heures quinze devant la télévision, par enfant et par jour, ce qui justifie le recours fréquent à la notion de «flux» pour évoquer le contenu de la télévision. Ce chiffre est en diminution par rapport aux années précédentes, mais il ne faut pas s'en féliciter trop vite. En effet, ceci est dû à l'augmentation du temps passé devant les jeux vidéo. Il faut souligner que cette durée est supérieure à celle de n'importe quelle autre activité, telle que le sport. Le temps passé devant la télévision ne doit pas être mentionné sans son usage : autour de trois ans et demi, 17% des enfants voient la télévision le matin, ils sont 50% s'ils habitent en banlieue. On ne sait rien de l'emploi du temps des enfants en garderie...

Le premier effet de ce temps passé devant la télévision, est d'empêcher d'autres activités. Par ailleurs, les enfants sont nécessairement confrontés, alors, à un grand nombre de messages violents ou pornographiques (et d'autant plus si l'on prend en compte les jeux vidéo). Le rapport du CIEM estimait à 943 par mois le nombre des émissions contenant ces messages, sans tenir compte des dessins animés qui ne

sont pas toujours exempts de reproche. C'est précisément pour décrire cette situation que Sophie Jehel et Divina Frau-Meig, dans les *Ecrans de la violence*, ont proposé la notion d'«exposition à la violence». De même que l'on parle d'exposition aux rayons ultraviolets, ou à la radioactivité, ou encore d'exposition à un risque, elles estiment qu'il est fondé de parler d'«exposition» pour décrire cette mise en présence de l'enfant et de la violence, alors même que le risque est inconscient et que le danger est virtuel. La métaphore suggère l'idée de passivité, de force naturelle et de danger inaperçu. Elle s'accompagne de la notion de «maltraitance audiovisuelle», qui renvoie à la souffrance infligée à l'enfant, quand bien même, comme c'est souvent le cas dans la maltraitance, cette souffrance ne s'accompagne pas de plainte, voire est désirée.

Si le temps est un facteur d'exposition à la violence c'est en raison de la quantité de messages violents qu'il permet de recevoir: le chercheur américain George Gerbner a mis en évidence l'abondance des images violentes à la télévision, diffusées à toute heure et même dans les émissions explicitement destinées aux enfants, dans une approche qui privilégie l'appréciation quantitative par rapport à l'analyse du contenu des émissions.

On pourrait contester ce choix de mettre à l'écart l'intention des messages, le sens de la représentation de la violence: est-il équivalent de montrer une exécution pour en dénoncer l'injustice, et de montrer un crime dans une fiction? On peut imaginer, suivant ces arguments, que le débat se déplace vers la question de la représentation légitime de la violence, ou des critères esthétiques qui permettent de distinguer la représentation légitime. Enfin, l'argument qui revient le

plus souvent, en particulier chez les acteurs des médias, pour maintenir le droit absolu de diffuser n'importe quel message, est celui de la Catharsis: Aristote déjà, dans la Poétique, n'avait-il pas dit que la représentation libère de l'affect? Ces arguments sont à prendre au sérieux; en particulier, on n'a jamais fini, lorsqu'on évalue une œuvre d'art, de décliner les raisons de son efficacité «cathartique», et l'esthétique kantienne nous a appris que ces discussions n'étaient jamais closes. C'est pourquoi toute discussion sur la violence des médias qui se dirige dans cette direction aboutit à la paralysie du raisonnement.

À partir de là, les spéculations sur le caractère légitime ou cathartique du spectacle de la violence ne doivent pas remettre en cause la notion d'«exposition» aux messages violents. L'enfant, ou même l'adulte, qui «tombe» sur une scène pornographique ou sur la représentation d'un crime en appuyant sur un bouton, voire en lançant un jeu vidéo, est surpris et mal à l'aise. Il n'est pas dans la situation, par exemple, du spectateur d'un film qui a choisi de le voir à une heure donnée et qui, en principe, l'a regardé depuis le début, c'est-à-dire, dans la position de porter un jugement esthétique ou moral. La victime de l'irruption des images violentes dans le quotidien, et en premier lieu, l'enfant, a toutes les chances de ne pas entamer ce que les psychanalystes nomment les processus secondaires, les opérations de pensée qui, comme le disait en effet Aristote, permettent de dominer le malaise et l'affect. Il est possible alors que la représentation ait des effets analogues à un traumatisme réel.

La violence gratuite existe bien dans les médias, elle y coexiste avec la violence «justifiée» qui peut cependant être assimilée à la première dans



la mesure où elle n'est pas intégrée à une démarche d'information ou dans une pensée critique. Elles collaborent toutes deux à un effet de saturation du temps et de l'affect. Simplement, plus qu'une autre, la violence gratuite (à laquelle il faut adjoindre plus largement la violence-spectacle) contribue à former une « culture » de la violence. Pensons par exemple à la série *Scream*, mentionnée dans le rapport de Blandine Kriegel, qui a eu un grand succès auprès des adolescents et qui figurait même dans des rituels de sociabilité, en même temps qu'elle a été mise en cause dans un certain nombre d'affaires judiciaires criminelles. L'argument des adolescents en faveur de l'innocuité de cette série est qu'ils « savent ce qu'ils voient », et qu'ils ont la distance critique nécessaire. Il n'en reste pas moins que se complaire au spectacle répétitif de la persécution de l'héroïne par des monstres, en l'absence à peu près totale de scénario, révèle la participation à une « culture » qui ne repose même plus sur l'attrait de la transgression, puisque les personnages semblent plutôt évoluer dans l'univers de l'acte gratuit.

On peut par ailleurs se demander s'il est légitime d'assimiler exposition à la violence et exposition à la pornographie ; cette dernière, contrairement à la première, vise le plaisir et n'a pas pour but la destruction de l'autre, à moins qu'elle ne soit sévèrement sadomasochiste.

Rappelons tout d'abord que la pornographie est devenue industrielle, depuis que Canal+ a commencé à l'intégrer dans ses programmes en 1984. Un long chemin a été parcouru en peu de temps jusqu'à la création de chaînes pornographiques. Contrairement à ce que beaucoup croient, l'accès à la pornographie est facile. Denise Stagnara mentionne une étude selon

laquelle, sur 1324 élèves de collège interrogés, d'une moyenne d'âge de 11 ans et 6 mois, 52% des filles et 76% des garçons ont déjà vu un «film porno». Il y a aussi les cassettes, dont la circulation est incontrôlable et le commerce peu réglementé; on y a accès aussi en quelques clics sur Internet, en partant de portails tout à fait sérieux. Il faut ajouter qu'il y a une évolution de la pornographie, et que les historiettes qui lui servaient traditionnellement de prétexte dans les films disparaissent de plus en plus au profit de la représentation directe de l'acte. Ceci amène à faire l'hypothèse que la représentation de la sexualité chez les jeunes est marquée par cette omniprésence de la pornographie, et que cette dernière effectue pour une part leur initiation. L'un des symptômes pourrait en être l'invasion du langage «jeune», le langage que les jeunes utilisent entre eux, par des expressions pornographiques, chose que l'adulte est enclin à interpréter trop spontanément comme de la simple vulgarité. La banalisation d'une certaine obscénité fait en effet écho aux observations de psychologues qui déplorent chez leurs jeunes patients une assimilation de la sexualité à des performances, la croyance que ses manifestations sont forcément extraordinaires, que les prémisses d'actes sexuels sont superflus...

Si les acteurs des médias ont souvent tendance à prétendre le contraire, et à vanter les avantages initiatiques de cette libéralisation de la pornographie, l'avis de nombreux spécialistes de l'enfance est plutôt que ce genre d'initiation produit une représentation dévoyée de la sexualité. Elle susciterait des comportements qui s'échelonnent du viol à l'inhibition, avec sidération devant l'amour, en passant par l'irresponsabilité.

## Les analyses de la violence télévisuelle

---

Il faut donc mettre résolument de côté toute discussion sur la justification esthétique des émissions, et même sur leur teneur morale. Si, dans l'absolu, tout, sans exception, peut contribuer à la réflexion et à la formation de la personne, ces discussions ne peuvent qu'entraîner dans des querelles byzantines. L'effet en est de laisser toute latitude aux arguments de ceux qui prônent l'innocuité, voire le caractère éducatif de la violence et de la pornographie, alors que se banalisent les messages qui font apparaître l'être humain comme une chose au service du caprice pervers d'un autre qui le domine. Au lieu de spéculer sur les avantages ou inconvénients de la programmation, il faut tirer toutes les conséquences de l'apparition de la notion d'«exposition à la violence». Son premier mérite est de désigner le temps passé par les enfants devant la télévision, à recevoir des messages conçus par l'industrie du spectacle, comme un changement majeur dans leur vie. Au-delà, elle met en évidence le profond changement intervenu dans l'environnement éducatif de l'enfant contemporain : ce dernier, renvoyé aux médias pour s'instruire et se former, y trouve une image de lui-même associée à la violence et à la perversion. Plutôt que de chercher des «preuves» d'une influence supposée, il convient alors de mesurer les conséquences de ce fait, et la portée de ce changement. Loin de dévaloriser les différentes théories qui se sont efforcé d'expliquer l'impact des médias sur l'éducation, une telle perspective permet d'en dégager les acquis. Ces théories peuvent être ordonnées suivant leur niveau d'analyse, allant d'une interrogation sur les

causes de la violence jusqu'à l'hypothèse de remaniements psychologiques affectant le sujet.

## **Violence et médias, une corrélation ?**

---

Entrant de plain-pied dans la problématique de la « preuve », les « méta-analyses » effectuées aux Etats-Unis ont établi une corrélation entre la consommation des médias et les comportements violents, suggérant ainsi un rapport de causalité entre les deux choses. Un système de quantification des études existantes (sélectionnées avec des critères de validité scientifiques, tels que la publication dans des revues à comité de lecture; il faut noter que ces critères écartent la plupart des travaux français) permet de mettre en relief qu'un grand nombre d'auteurs d'agressions sont des spectateurs réguliers d'émissions à caractère violent. Ces méta-analyses montrent que 3500 études établissent cette corrélation.

Par ailleurs, des « études longitudinales » effectuées sur des populations parviennent au même résultat. La plus importante est celle de Johnson et alii (2002), qui a suivi 707 familles pendant 17 ans (1975 à 1993); elles ont été choisies par tirage aléatoire dans l'Etat de New York, avec tirage aléatoire des participants. Le but de l'enquête était de savoir si les violents regardent les émissions violentes ou si les émissions violentes produisent des individus violents. Un certain nombre de facteurs ont été contrôlés, parmi lesquels la pauvreté, le niveau scolaire des parents, la négligence vis-à-vis de l'enfant, un quartier peu sûr, apparaissent comme corrélés avec

heures passées devant la télévision. Sachant que 60% des programmes ont une dose de violence, qu'il y a de 3 à 5 actes violents par heure pour les adultes et de 20 à 25 dans les programmes pour enfants, on a tenté en mesurant les heures consacrées à la télévision d'évaluer l'influence de ces images. L'enquête fait apparaître que la consommation de télévision à 14 ans explique les agressions subséquentes (agressions avec blessures, vols avec arme): si l'exposition est inférieure à 1h, on constate 5,7% d'actes agressifs, si elle est égale ou supérieure à 3h par jour, on monte à 25,3%. Il apparaît que le «profil personnel» (avoir commis des agressions avant) ne suffit pas à expliquer l'augmentation corrélée à la consommation télévisuelle. L'enquête conclut également que la qualité du programme n'influe pas (violence gratuite ou non), et que la discussion avec parents, souvent préconisée par les psychothérapeutes pour prévenir les effets néfastes des médias, si elle introduit une variation, ne change pas fondamentalement le problème.

Sans vouloir entrer dans le domaine de l'explication psychologique, les auteurs de l'enquête considèrent les conclusions suivantes comme des faits: il y a baisse de la culpabilité, tendance à l'imitation, à l'adoption de stéréotypes, excitation (réaction immédiate). Ces tendances augmentent en fonction de la durée d'exposition à la télévision. Bien entendu, les «preuves» apportées par ces travaux ont été contestées, d'abord au nom du fait que les critères de sélection des études prises en compte ne seraient pas valables. Ensuite, on peut toujours affirmer qu'une corrélation n'est pas une relation de cause à effet...

## Que transmettent les médias ?

---

Un autre type d'analyse s'intéresse aux médias en tant que moyens de transmission de connaissances et de valeurs. Il apparaît aujourd'hui que de nombreux enfants connaissent mieux l'institution scolaire des États-Unis que celle de la France, parce qu'ils en ont entendu parler dans des films ou des séries; et surtout, ils n'ont pas conscience de cette distorsion. La fameuse éducation civique restaurée dans le système scolaire français depuis 1985 est ainsi efficacement mise à mal...

Il est permis de penser que cette information incomplète et inadéquate des institutions et des lois, tant du point de vue de la connaissance des autres pays que du point de vue des institutions françaises, s'étend aux points de repère moraux. Beaucoup de jeunes, habités par un certain état d'esprit anxieux et pessimiste, sont persuadés que la violence est le mode normal de résolution des conflits, et que l'on ne peut rien changer à cet état de choses. Plus grave sans doute est l'insensibilisation à l'autre et sa déshumanisation engendrée par exemple par le principe d'élimination, à l'œuvre notamment dans les matrices fictionnelles américaines. C'est d'ailleurs le même principe qui est à l'œuvre dans une émission comme «le maillon faible». Ceci rejoint en partie les analyses de George Gerbner, lorsqu'il déclare: «L'exposition aux médias saturés de violence cultive un sentiment excessif d'insécurité et de méfiance, et une angoisse face au monde tel qu'il est présenté par la télévision. De surcroît, ce sentiment de vulnérabilité et de dépendance pèse surtout sur les femmes et les minorités: La violence médiatique célèbre la force et ouvre la voie à la répression». George

Gerbner ajoute que ces mécanismes sont d'autant plus généralisés qu'ils sont favorisés par une logique économique: dans un marketing mondialisé, les produits médiatiques violents sont bon marché et facilement exportables (la violence n'a pas besoin de sous-titrage; la récente télé réalité se caractérise, elle aussi, par son moindre coût). Paradoxalement, cette situation peut mener à considérer que, sous couvert de libre-échange, il existe une redoutable censure sur la production, et une entrave à la création.

Si le pacte social est menacé par la promotion de l'agressivité, il convient de militer pour une prise de conscience du corps social, des parents, des diffuseurs mêmes. C'est l'attitude de Karl Popper et James Condry, auteurs de *La télévision, un danger pour la démocratie* (1993), lorsqu'ils dénoncent le système de valeur véhiculé par le flux télévisuel autant que par certaines émissions en particulier, et montrent qu'il entre en contradiction tant avec les objectifs officiels de l'école qu'avec ce qui est demandé au citoyen d'une société démocratique. L'ouvrage réclame le contrôle de la télévision par l'État, ce qui constitue, bien entendu, son aspect le plus provocateur et le plus discuté. Au reproche de sombrer dans l'autoritarisme, les auteurs répondent que l'abandon de l'éducation menace plus sûrement la démocratie et la liberté, que ne peut le faire le contrôle de la télévision.

## Angoisse de l'enfant, modification de la subjectivité

---

Bien avant que le problème ne se présente avec le visage de la violence, Liliane Lurçat a pressenti que cette influence ne résidait pas tant dans l'incitation ou la transmission de contenus contestables que dans la perturbation d'aspects fondamentaux de l'éducation, dans la transformation de l'intériorité même de l'enfant. Ses entretiens avec des élèves d'école primaire montrent leur désarroi devant des notions aussi fondamentales que, par exemple, la vie et la mort.

Les entretiens font apparaître qu'il y a confusion entre mort passagère des dessins animés et des jeux, et mort réelle, dans un contexte social de silence des adultes à ce sujet et de refoulement de la mort. Ils montrent aussi qu'il y a facilement confusion de l'information et de la fiction quand les enfants ne connaissent pas le contenu de l'information. S'ils sont concernés (pays d'origine, expérience) ils font la différence. Par ailleurs, les enfants parlent facilement du spectacle de la mort et de la violence et en «redemandent». Ils mémorisent des séquences violentes non reliées à un contexte. Liliane Lurçat note le contraste entre l'excitation émotionnelle et l'absence de compassion; pour elle, ces représentations ne conduisent pas à l'éducation du sentiment. Il se dégage de ces entretiens l'idée surprenante de degrés dans la mort («très mort», blessés cités parmi les morts...) blessure, maladie, mélangées avec la mort, parce que rangée aussi du côté de l'hôpital): une «absence de certitudes», qui permet de dénier la valeur de connaissance de ces messages. Quand les enfants sont conviés à définir la mort (ce qui leur est difficile) ils le font



par la mort violente. Ils essaient aussi d'expérimenter dans des «jeux de mort» (ne plus respirer, etc.). Etant donné les proportions prises par ces «jeux» dans l'actualité récente, on peut saluer, là, la perspicacité de Liliane Lurçat. Elle note encore la disparition de la dimension émotive et aussi de l'interrogation métaphysique, et suppose que, bien que les réponses fournies soient défectueuses la plupart du temps, l'appel aux films est un essai de comblement de ce vide, et un substitut au cérémonial. Cette recherche montre d'une manière particulièrement claire que les jeunes sont à la recherche d'une éducation intellectuelle et morale, de réponses aux questions fondamentales de l'existence ou, du moins, des moyens de les symboliser. D'ailleurs, si les théories précédemment évoquées n'abordent pas frontalement cette question, elles montrent néanmoins que les jeunes demandent une éducation qu'ils ne trouvent pas toujours dans la famille ou dans l'école, et que le défaut d'interlocuteurs adultes les renvoie à la télévision. Vision erronée du monde social, éducation implicite, subjectivité flottante, morale à rebours, constituent différents visages de cette réalité nouvelle qu'est l'éducation solitaire de l'enfant, ou en tout cas, d'une éducation où le rapport direct avec les adultes, que ce soit dans l'univers privé ou les institutions, a reflué au profit des moyens de communication.

À mi-chemin entre l'argumentation psychologique et l'analyse politique des effets de la violence médiatique, Dany Robert Dufour a récemment exploré l'hypothèse d'une modification de la subjectivité liée à la place des médias dans l'éducation du jeune enfant, en insistant sur la privation de la parole humaine et de l'échange avec l'adulte qui résulte notamment de l'abandon de l'enfant à la télévision. Si cette dernière

véhicule le langage oral, il s'agit d'un langage «non adressé», déconnecté de la relation à autrui. Cette situation expliquerait en partie la multiplication des sujets à l'«identité flottante» constatée par les psychiatres.

Cette réalité échappe le plus souvent à l'attention, en particulier parce que les idéaux éducatifs modernes et l'hédonisme de la culture contemporaine conspirent pour renvoyer à l'enfant la responsabilité de son développement: le recours à l'autonomie de l'enfant s'avère alors une illusion qui justifie le renoncement éducatif. Et, en dépit de ses bonnes intentions, on peut craindre que l'éducation aux médias ne constitue une version plus acceptable de cette illusion de l'autonomie de l'enfant.

## **La fausse solution de l'autonomie**

---

L'autonomie est une arme à double tranchant du discours démocratique, volontiers utilisée par les acteurs des médias. En effet, la généralisation d'un usage imprécis de cette notion en facilite la manipulation. Dans le système éducatif et dans les instructions officielles de l'éducation nationale par exemple, l'autonomie est sans cesse mise en avant. Cependant, malgré des sources théoriques précises, auxquelles on ne se réfère d'ailleurs pas toujours explicitement, elle demeure une notion floue car elle renvoie à la fois à la philosophie politique et à la psychologie. Le mot même d'autonomie est pourvu d'un sens redoutablement syncrétique.

Une première définition est sans cesse réactivée, celle de l'autonomie d'un sujet moral et rationnel :

d'un point de vue moral, l'autonomie renvoie tout d'abord à la notion kantienne de capacité de s'imposer à soi-même des règles de conduite, l'autonomie du vouloir consistant à préférer l'application de principes à l'intérêt personnel immédiat. D'un point de vue intellectuel, l'autonomie, dans le même cadre de référence, est une capacité d'indépendance et de rigueur dans le jugement, en particulier vis-à-vis de la croyance et des préjugés. Cette notion s'articule à celle d'autonomie du sujet politique, de citoyen éclairé: le sujet ainsi constitué peut devenir citoyen de la démocratie, exercer sa responsabilité dans un cadre collectif, participer au débat public, s'informer, capacités définies dans les objectifs de l'éducation scolaire.

Enfin, l'autonomie au sens psychologique désigne plutôt l'émancipation par rapport aux adultes, à la mère en premier lieu. Ce sens s'articule aussi à l'idée répandue par la psychologie génétique, selon laquelle l'enfant construit lui-même son savoir, par son développement interne et par ses interactions avec l'environnement. C'est cela qui a donné lieu à l'affirmation de «l'enfant-acteur de ses apprentissages», par exemple. L'enfant est aussi réputé être, par son développement, créateur des règles de la conduite individuelle et sociale, ce qui donne lieu à des pratiques de discussion et négociation, «contrat», etc., en vue d'élaborer des règles auxquelles il paraît alors moins difficile d'obéir, car elles ne s'imposent pas de l'extérieur.

L'association non théorisée de ces diverses conceptions engendre une idéologie plus qu'une doctrine. On a en fait l'impression que l'autonomie est moins un idéal philosophique et politique qu'un mythe, celui d'une continuité entre le développement spontané de l'enfant (développement

psychologique et interactions avec l'environnement), et une vie sociale considérée comme naturelle. La fameuse «socialisation» des programmes de l'école se prolongerait dans la démocratie, ensuite. La démocratie serait-elle alors implicitement conçue comme un régime politique naturel? La socialisation assurée principalement par le groupe des pairs serait alors simplement accompagnée par l'adulte réduit à être une «personne-ressource».

La manière dont, à partir de là, les adultes peuvent se représenter leur responsabilité éducative, détermine une conception de l'éducation aux médias, qui passe, aux yeux de beaucoup d'éducateurs et de parents, pour une solution idéale. Elle concilie en effet la riposte à l'influence des médias, et l'éducation à l'autonomie conçue comme un but plus général de l'éducation. Accompagnement préventif et éducation aux médias semblent naturellement pouvoir être assurés par l'école, et cette nouvelle prérogative de l'institution a déjà toute une histoire derrière elle. Dans les années soixante, l'âge d'or de la télévision scolaire, la télévision apparaissait comme un moyen nouveau de transmettre des connaissances, une alternative au livre, au manuel. On rêvait alors d'éducation par les médias. Une inflexion a lieu dans les années soixante-dix, lorsque apparaît le projet d'éduquer aux médias, ceux-ci commençant à menacer le projet de l'école. L'opération «jeune téléspectateur actif» illustre cette tendance; inspirée de la pédagogie Freinet, cette opération espérait en stimulant l'activité de l'élève transformer l'attitude de «téléspectateur» en moyen d'éducation et de transmission de savoir. Son but était de rendre l'élève capable de maîtriser son environnement iconique et médiatique, selon la terminologie pédagogique.

Ce choix a encore inspiré la publication, par le Ministère de l'Éducation, du document pédagogique Télévision, mode d'emploi . Dans le même esprit que le CLEMI, il cherche à montrer « comment ça marche, comment c'est fait », en privilégiant ses sujets comme le sport ou la télé réalité. Si par ailleurs, la télévision éducative progresse comme en témoigne le succès de la Cinquième, il faut s'en féliciter.

Les succès ne doivent cependant pas dissimuler que nous sommes de toute façon entrés dans une nouvelle phase, où, inéluctablement, est mise en avant la notion de protection de l'enfant face aux médias. Développer l'activité et la responsabilité de l'élève est un objectif notoirement insuffisant dans le contexte que nous connaissons, où les téléspectateurs sont trop jeunes, les programmes trop foisonnants, où les horaires d'émissions sont anarchiques... Et que peut vouloir dire l'« esprit critique » à deux ou trois ans ? Il peut être juste et utile d'accompagner l'enfant pour l'aider à prendre de la distance, de s'informer, etc. Cependant, par principe, l'adulte éducateur ne peut se reposer sur la confiance qu'il place en la nature de l'enfant et postuler la capacité de ce dernier de se défendre. Un paradoxe est inhérent au projet de l'éducation aux médias : en chargeant l'institution scolaire de régler le problème du rapport de l'enfant à la télévision, on accepte implicitement de laisser dériver cette dernière. Alors, il faut se souvenir de l'avertissement de Léo Strauss, lorsqu'il déclare que « dans le domaine de l'esprit, le fait d'adopter une posture défensive ressemble au fait de reconnaître sa défaite ».

## Une culture de l'immatunité

---

La problématique de la protection de l'enfance ne ferait-elle pas retour alors même que non seulement la pensée éducative, mais encore l'ensemble de la culture dans son rapport à l'enfance, a suivi un chemin inverse, détruisant le statuts réciproques de l'enfant et de l'adulte? Les tentatives désespérées de maintenir les conditions d'une éducation ne se heurteraient-elles pas à une incapacité plus globale de notre culture à le faire? Une telle supposition invite à décentrer complètement le point de vue, à diriger l'attention moins vers le problème du rapport de la jeunesse aux médias, que vers le monde adulte qui lui propose cet environnement. Un premier constat s'impose au sujet de ce monde: en dépit des avertissements répétés et des efforts pédagogiques effectués, l'exposition de l'enfant à la violence est globalement acceptée par l'opinion, comme le sont les justifications des responsables des médias. C'est peut-être alors sur les mentalités adultes davantage que sur celles des jeunes qu'il faudrait s'interroger. Les médias ne révéleraient-ils pas, en fait, une certaine norme inavouée, une image de la jeunesse, de ce qu'elle est et de ce qui est censé lui convenir? N'inviteraient-ils pas implicitement les jeunes à se conformer à ce modèle?

Au lieu de considérer les médias comme «cause» d'un certain nombre d'«effets», les médias eux-mêmes peuvent être considérés comme les effets d'une cause plus profonde, comme des révélateurs de mentalités. Si l'on considère que les médias peuvent refléter des valeurs majoritaires du monde adulte, la culture contemporaine, vue à travers ce filtre, apparaît comme une culture de l'immatunité.

On peut l'appréhender tout d'abord à travers une curieuse contradiction: d'une part, l'enfant est très valorisé dans le discours de la société contemporaine, par exemple, dans le discours pédagogique et la notion controversée d'enfant «au centre» de l'école. Les adultes semblent alors investis d'une responsabilité maximale, qui peut mener à l'hyper protection, comme le montrent certaines affaires de pédophilie. Cependant, d'autres indices comme la tolérance envers l'exposition à la violence, une certaine indifférence envers les conditions réelles de l'éducation, ou encore, l'image négative de l'enfant que renvoie souvent la publicité commerciale (il salit, il gêne l'adulte, etc.), laissent penser que l'enfant est en fait dévalorisé, voire objet d'un certain rejet, et que l'enfant «moderne» de la société puérocentrée est en train de disparaître sous nos yeux. Pour Jean-Jacques Rousseau par exemple, le respect de l'enfant et de son développement, principe qui a donné lieu à de nombreux contresens, impliquait une vigilance de tous les instants, un effort permanent d'ajustement à ses capacités réelles: «Le plus dangereux intervalle de la vie humaine est celui de la naissance à l'âge de douze ans.../... Il faudrait que (les enfants) ne fissent rien de leur âme jusqu'à ce qu'elle eût toutes ses facultés; car il est impossible qu'elle aperçoive le flambeau que vous lui présentez tandis qu'elle est aveugle, et qu'elle suive, dans l'immense plaine des idées, une route que la raison y trace si légèrement pour les meilleurs yeux». Les instaurateurs de l'école républicaine pensaient au fond la même chose, quand ils concevaient l'école comme un lieu adapté à la spécificité de l'enfant.

L'on assiste aujourd'hui à un brouillage des âges de la vie tel que les conditions ne sont plus réunies pour assurer la pérennité des positions

respectives d'enfant et d'adulte. Il est demandé au premier de s'assumer lui-même et de n'être pas un fardeau, même si cette demande est souvent présentée sous l'aspect de la défense des droits de l'enfant et de son autonomie. L'adulte, en revanche, est volontiers immature. Jean-Pierre Boutinet a pu intituler un ouvrage récent «l'immaturation de la vie adulte», qui montre l'entrée en crise des idéaux de responsabilité et de stabilité caractéristiques d'une vision traditionnelle de la vie adulte, fissurée dès les années soixante. Cette crise se manifeste dans les consciences par un rejet de ce qui est achevé et immobile, ce qui implique le désir de rester jeune. Allant plus loin, Jean-Pierre Boutinet utilise le terme d'«escamotage» pour caractériser le sort fait à l'idéal adulte, «au profit d'une jeunesse néotène à conserver le plus longtemps possible et d'une vieillesse sereine à anticiper le moment venu». Ce phénomène est corrélé aux transformations du monde du travail qui ont déstabilisé les anciennes «positions» sociales, ou encore au développement technologique qui donne facilement à l'individu adulte un sentiment d'inadaptation, et le transforme en éternel apprenant...

Mais ne doit-on pas ajouter que le rapport adulte à la sexualité et à la violence est lui aussi affecté par cette crise? L'attirance pour le spectacle de la violence, de la pornographie, et de la perversion est d'abord un phénomène adulte; l'adjectif « adulte » est d'ailleurs utilisé pour classer ces produits dans les réseaux commerciaux.

Lorsqu'un producteur de films pornographiques déclare que «la société se sexualise» et que «la sexualité est une belle chose» (et donc que la pornographie est diffusable à grande échelle), ces propos sous-tendent que l'enfant peut s'adapter à la société telle qu'elle est, partager la



vie des adultes. Ils révèlent aussi que ses destinataires désirent être déculpabilisés et confortés dans le désir de spectacles non censurés, accessibles, objets d'une consommation familiale en quelque sorte. Invoquer la libération des mœurs et de la sexualité pour expliquer cette réalité ne suffit pas. Il ne convient pas non plus d'assimiler cette attitude à l'ancien libertinage, d'invoquer la philosophie épicurienne ou d'invoquer la dégradation de la moralité. Les jugements de valeur qui en découleraient dissimuleraient ce fait de la nouvelle immaturité adulte dont les conséquences ne se laissent pas voir seulement dans la vie professionnelle ou dans le changement des idéaux, mais concernent le domaine du fantasme et de l'affectivité.

Pour la caractériser, la nouvelle immaturité adulte accompagne le rejet du contrôle des pulsions d'un érotisme qui réduit le rôle du corps à être un support des instincts, et d'une fascination pour leur expression supposée spontanée et naturelle. La jeunesse, valeur opposée à l'immobilisme adulte, se voit gratifiée dans ce contexte d'un surplus de pulsion sans tabou. C'est ainsi que l'on veut la voir, selon un modèle implicite, et que les médias la présentent, comme un idéal qui répond à la revendication de l'immaturité adulte. C'est la littérature qui permet le mieux d'étayer ces suppositions : certains poètes ou romanciers, loin de la théorisation conflictuelle du problème des affects, des instincts, voire de la morale, qui occupe la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et le début du XX<sup>e</sup>, ont été des annonciateurs de ces changements. Trois exemples, différents mais tous topiques, permettront de saisir cette forme de l'immaturité dans son émergence.

Nul mieux que Witold Gombrowicz n'a su décrire la fascination trouble d'adultes mûrs pour les

corps jeunes et érotisés, dans la Pornographie. Dans ce roman sans équivalent, le narrateur est pervers, l'atmosphère irrespirable; pendant la dernière guerre, deux hommes se retrouvent à la messe qui leur apparaît tout à coup comme une pantomime. Leur attention est alors captée par deux jeunes gens qu'ils dévoieront, et ils réaliseront leur voyeurisme, concernant la sexualité et, il faut le souligner, la violence, jusqu'au bout. Ils les poussent en effet à mettre en scène la sexualité et le crime. Leurs idéaux disparaissent, leur engagement politique. Dans une préface où il se cite lui-même, Gombrowicz déclare: «La Jeunesse m'apparut comme la valeur la plus haute de la vie... Mais cette valeur a une particularité, inventée sans doute par le diable: étant jeunesse, elle se tient au-dessous du niveau de toute valeur». Et plus loin: « L'homme veut être jeune».

Lolita, le célèbre roman de Vladimir Nabokov, reflète également cette fascination pour l'érotisme de l'immaturation, pour la pulsion dans un état «primitif», qui outrepassé en tout cas les limites inculquées par l'éducation. Ironiquement, le héros de ce roman se trouve être un professeur. On assiste à une subversion des rôles respectifs de chacun dont le sens ne se limite pas à une «libération» ou à un rejet d'une éducation trop compassée. Au cours du roman, la morale se dissout, mais aussi la culture et ses secours, au profit d'une fuite en avant du personnage entraîné vers une forme de bêtise. Nabokov met en scène des individus en déroute, deux faiblesses; le professeur ne croit plus à la civilisation qu'il enseigne, Lolita est déjà une enfant des médias qui cultive la séduction sans stratégie et s'efforce de ressembler aux images des magazines.

Michel Leiris, dans *L'âge d'homme*, exprime le rejet, dans son adolescence, de l'école, de la morale et de la religion. Il en résulte un sentiment de vide plus que de liberté, reflux vers le corps et la sexualité. L'attention du sujet, telle qu'elle est décrite par le narrateur, est alors captée par son moi physique, que ce dernier suscite horreur ou jouissance. Dans *C'est-à-dire*, Leiris explique qu'en marge de son engagement anti-colonialiste et de son travail d'ethnologue, qui représentent en quelque sorte le versant rationnel de cette critique de la civilisation occidentale, il a éprouvé une fascination pour le « primitif » et l'expression de la sexualité, du corps, dans d'autres cultures. Il reconnaît que son regard sur l'Autre à ce moment était porteur d'illusion, déterminé qu'il était par un désir de voir se renouveler le monde occidental.

Par quel fil invisible ces écrits sont-ils reliés ? Ils relatent la confrontation de personnages réels ou fictifs à l'expérience de périodes noires de l'Histoire (colonialisme, guerres européennes, Shoah), qui en ont tiré un doute radical concernant les institutions (Église, Université, École). Loin d'exprimer une révolte sous forme de contestation ou de projet, ils se replient en quelque sorte dans l'immanence de leurs émotions et se retrouvent confrontés à une sexualité qui occupe la place laissée vide par les autres idéaux. Des héros négatifs y défont les liens du corps, de la pulsion et de la culture, tendent à abolir ce qui relève de la discipline et des techniques du corps, pour rechercher l'intensité de pulsions plutôt barbares que naturelles : leur limite est la transformation de l'autre en corps, inerte, mort. Cet « idéal » engendre nécessairement un rapport troublé au désir, à la jeunesse et aux âges de la vie puisqu'il nie le temps et toute forme d'institution du rapport à l'autre. On peut

dire avec Lacan que, au-delà de cette évaporation de tout repère culturel il y a l'instauration d'une morale à rebours et d'un impératif catégorique dont la prescription peut être définie comme l'inverse de toute norme héritée et de toute référence à un bien, fût-ce même le bonheur ou l'intérêt de l'acteur de cette anti-morale . Ce thème montant depuis la deuxième guerre mondiale, a été répercuté par les médias qui lui ont donné une résonance exceptionnelle. Sans doute peut-on identifier quelques repères sur le chemin qui a conduit la culture de l'immaturité du cercle étroit de la littérature jusqu'au loisir de masse: dans les années soixante dix, la mode du «porno chic» est contemporaine du développement du marché des cassettes vidéo; le succès de films tels que l'Empire des sens s'inscrit dans une tendance à la banalisation de scènes très violentes, avant que la télévision n'intègre des programmes pornographiques et que l'Internet achève d'en rendre la diffusion incontrôlable. Cependant, en amont des barrières qui disparaissent et des interdits qui se dissolvent, il faut supposer la disparition de l'idéal adulte garant de ces limites.

Vraisemblablement, les jeunes qui se reconnaissent dans les messages violents des écrans adoptent l'image du miroir que nous leur tendons, une image construite qui est une apologie de l'immaturité. A la recherche de modèles, ou au moins de significations, ils trouvent dans l'environnement que leur a ménagé la société des adultes une apologie du non-sens, de l'irresponsabilité, de la pulsion et non du plaisir, des prescriptions qui confinent à l'interdiction de penser. Les médias leur renvoient comme un idéal l'immaturité définie par la littérature du XX<sup>e</sup> siècle: nature réduite aux pulsions, refuge dans l'instinct devant la déroute de l'Histoire, existence par

l'émotion, le sexe, la réduction de l'autre à la chose du fantasme, quitte à accepter l'éventualité d'être soi-même un jour une chose pour les autres. La dévalorisation de l'autre s'effectue volontiers par les apparences et le langage de la prostitution.

Nous n'avons pas de certitudes sur la manière dont agissent les représentations sur le psychisme, mais nous en avons sur ce qui constitue en grande partie l'environnement éducatif de l'enfant et du jeune aujourd'hui. Dans une situation d'appauvrissement de l'expérience, de confinement dans un univers domestique par ailleurs déserté, physiquement ou symboliquement, l'enfant est soumis à la violence fictive. A-t-on jamais pensé que le « milieu », les « circonstances », ou l'« environnement », pour énumérer des termes qui ont eu cours à des époques différentes, n'avaient aucune influence sur le développement de l'individu? Personne n'a jamais pu définir avec certitude en quoi consistait cette influence, mais même les héréditaristes extrêmes sont amenés à s'interroger sur l'insertion des qualités biologiques dans un milieu donné. Or, aujourd'hui, la prétention des médias à l'innocence repose bien sur cette négation de l'imprégnation par l'environnement. C'est pourquoi, il est urgent de s'interroger sur les conditions réelles de l'éducation et sur le mode de vie des enfants, ainsi que sur les besoins éducatifs que l'on peut raisonnablement supposer en vue de leur développement, la première tâche étant de se débarrasser du mirage de leur autonomie. Il est trop facile de supposer qu'ils peuvent « gérer » eux-mêmes le rapport aux médias, de leur prêter des facultés de « résilience » à l'image de certaines réactions à la maltraitance. Est-il besoin de « preuves » pour affirmer que les jeunes sont précocement immergés dans des représentations violentes, angois-

santes et incertaines quant à leur rapport à la réalité, et que cela constitue, en dépit des dénégations, une part notable de leur éducation ?

Dans ces conditions, comment ne pas approuver Karl Popper lorsqu'il déclare: «Il faut que nous regardions autour de nous en nous demandant qui sont les underdogs (défavorisés). Je soutiens que la seule catégorie qui, à l'heure actuelle, puisse être considérée comme telle, ce sont les enfants». Les enfants peuvent en effet être considérés comme défavorisés car, sous les dehors d'une grande sollicitude, notre société entretient sa cécité et veut ignorer les conditions dans lesquelles les enfants sont amenés à faire l'expérience du monde.

# Télévision, socialisation, subjectivation

## Le rôle du troisième parent

*Dany-Robert Dufour*<sup>2</sup>

On a vu récemment, à l'occasion du débat provoqué par le rapport Kriegel<sup>3</sup>, combien la question des rapports entre l'usage de la télévision et l'augmentation de la violence chez les jeunes était difficile à saisir. D'un côté, les auteurs du rapport tendaient à voir dans la « baisse de l'inhibition et de la culpabilité, l'acquisition de stéréotypes, l'excitation, l'imitation pure et simple » un effet direct de la violence à la télévision sur les enfants et sur les jeunes adultes. Aussi, préconisaient-ils de mieux contrôler la diffusion d'images violentes. De l'autre côté, les détracteurs voyaient en ces recommandations une résurgence de « l'ancien autoritarisme des années 1950 » et en appelaient à promouvoir le rôle éducateur des images. Un psychanalyste pouvait ainsi déclarer que « l'éducation aux images (...) consiste d'abord dans le fait de devenir plus intelligent, plus heureux et plus responsable, et de vivre en paix avec l'ensemble de leur environnement audiovisuel [celui des jeunes]. Et pour y parvenir, l'éducation aux images doit donner la parole aux

---

<sup>2</sup> Dany-Robert Dufour est professeur en Sciences de l'éducation à Paris 8, directeur de programme au Collège International de Philosophie. Dernier ouvrage paru : *On achève bien les hommes*, Denoël, Paris, 2005.

<sup>3</sup> Rapport commandé par M. Aillagon, ministre de la Culture, et remis le 14 novembre 2002 par la philosophe Blandine Kriegel, à la suite d'une série d'auditions de personnalités compétentes, disponible sur <http://www.culture.fr/culture/actualites/communiqu/aillagon/rapportBK.pdf>

enfants, se mettre à leur écoute, les inviter à donner du sens aux images qu'ils voient et les inciter à créer les leurs» et l'auteur d'évoquer ici des émissions comme *Loft Story*<sup>4</sup>.

De telles divergences entre personnes informées incitent à penser que la question mériterait d'être posée autrement. Et, de fait, tant qu'on essaiera de démontrer qu'il existe un lien direct entre la perception de la violence à la télévision et la violence réelle des adolescents, on rencontrera quelqu'un pour répliquer que l'enfant ne confond pas la fiction et la réalité et encore un autre pour s'émerveiller des possibilités pédagogiques de l'instrument. En bref, il y aura toujours un sociologue pour considérer le monde comme étant régi par des lois simples de physique sociale et pour établir un rapport entre une cause (la violence à la télé) et un effet (la violence réelle). Et il y aura toujours un pédagogue ou un psychologue pour démontrer les possibles vertus formatrices de tel ou tel médium. Et, pendant qu'on argumentera en vain, ceux qui défendent la liberté de diffuser ce que bon leur semble au nom des supposés goûts du public pourront continuer leur besogne.

Cette impasse ne démontre au fond qu'une chose: que la sociologie et la psychologie (voire la psychanalyse) sont, sauf rares exceptions, très en retard par rapport à ce qu'il faudrait entreprendre pour penser les effets réels de la télévision sur l'enfant et l'adolescent.

Ce n'est pourtant pas là une question anecdotique. Depuis cinquante ans que la télévision

---

<sup>4</sup> Serge TISSERON, «Rapport Kriegel: violence, mensonges et politique», *Le Monde Diplomatique*, Janvier 2001.



étend constamment son empire dans le monde<sup>5</sup>, ce sont les conditions mêmes de la socialisation et de la subjectivation qui se trouvent profondément changées. Transformées même, sans que la sociologie et que la psychologie (et la psychanalyse) aient l'air de s'en être avisées.

C'est ce retard que nous allons essayer, dans cet article, non pas de combler la tâche serait trop énorme, mais de résorber un tant soit peu.

J'aborderai pour ce faire deux aspects que je juge d'autant plus importants qu'ils sont à peu près toujours passés sous silence: la question des transformations produites dans la famille par la télévision question d'autant plus légitime que celle-ci est avant tout un médium domestique et le problème des dérèglements dans l'accès au symbolique produits par l'image télévisuelle.

## La famille

---

Qu'est-ce qu'une famille aujourd'hui? La réponse qui s'impose est... qu'on ne sait plus très bien. À vrai dire, on sait ce qu'elle n'est plus: ce n'est plus la famille supposément élargie d'autre-

---

5 Sur la place actuelle de la télévision auprès des enfants, je ne citerai qu'une étude tant les chiffres concordent entre eux. Il s'agit d'une étude réalisée pour l'UNESCO par Jo Groebel où l'on peut lire ceci: «les enfants du monde passent en moyenne trois heures par jour devant le petit écran, ce qui représente au moins 50% plus de temps consacré à ce médium qu'à toute autre activité parascolaire, y compris les devoirs, passer du temps avec la famille, des amis ou lire». Ce chiffre, déjà considérable, n'est pourtant qu'une moyenne: près d'un tiers des enfants regardent la télévision 4 heures par jour ou plus. Jo GROEBEL, «The UNESCO Global Study on Media Violence» in *Children and Media Violence*, UNESCO, Stockholm, 1998.

fois avec son cortège de grands-parents, d'oncles, de tantes, de nièces et de cousins vivant éventuellement sous le même toit ou dans des foyers à proximité. Mais c'est assez souvent, étant donné l'allongement de la durée de vie, la coexistence possible de quatre générations. C'est parfois aussi, étant donné la fréquence des divorces et des «recompositions», plusieurs familles intriquées et éclatées en plusieurs foyers autonomes entre lesquels les enfants circulent. C'est enfin, dans un nombre important de cas, une famille réduite à la portion congrue, soit ce qu'on appelle la famille monoparentale. Je ne m'attarde pas à ces traits sachant qu'ils ont déjà été étudiés<sup>6</sup>. Ce que j'en retiens, c'est l'«individualisation», la «privatisation» et la «pluralisation» de la famille, issues de la désarticulation inédite des liens de conjugalité et des liens de filiation. Certains auteurs évoquent même une «désinstitutionnalisation de la famille» qui serait à rattacher à la chute des relations d'autorité dans la famille et à la montée de relations d'égalité. Ce phénomène serait à mettre en relation avec l'égalisation, repérée dès Tocqueville, des conditions de vie et des droits des individus démocratiques, qui conduit ceux-ci à se voir égaux en toute circonstance. Homme/femme, père/mère, parent/enfant, ces grandes différences autrefois instituant de rôles spécifiques et de relations de dominance, s'estompent aujourd'hui en affaiblissant du même pas les structures familiales classiques. Si la famille ne fonctionne plus selon une distribution nécessaire de rôles marqués, elle tend alors en effet à se désinstitu-

---

6 Par exemple, cf. L. ROUSSEL, *La famille incertaine*, Odile Jacob, Paris, 1992 et I. THERY, *Couple, filiation et parenté aujourd'hui. Le droit face aux mutations de la vie privée*, Odile Jacob/La Documentation française, Paris, 1998.

tionnaliser ce qui n'implique pas la disparition de la famille, mais sa banalisation : de groupe structuré par des pôles et des rôles, la famille devient un simple groupement fonctionnel d'intérêts économique-affectifs : chacun peut vaquer à ses occupations propres, sans qu'il s'ensuive des droits et des devoirs spécifiques pour personne. Ce qui se solde par la fin des rituels familiaux classiques et par la fin de l'organisation hiérarchisée de l'espace-temps familial. De façon pratique, cela signifie par exemple que chacun père, mère ou enfants ira grappiller dans le réfrigérateur de quoi se sustenter aux heures où il lui faudra apaiser sa faim avant de retourner dans sa chambre devant la télé ou la vidéo sans en passer par le rituel commun du repas.

Ces aspects sont déjà connus, mais ce qui l'est moins, ce sont les modifications introduites par l'usage de la télévision dans cet espace. La télévision change en effet les contours de la famille en affaiblissant encore le rôle déjà réduit de la famille réelle et en créant une sorte de famille virtuelle venue s'adjoindre à la précédente. Pour prendre la véritable mesure de la famille aujourd'hui dans la formation de l'enfant et de l'adolescent, il faudrait tenir compte de ce que des études nord-américaines appellent depuis longtemps déjà le « troisième parent », la télévision<sup>7</sup>. Il ne me semble pas qu'on devrait aujourd'hui considérer cette expression comme une simple

---

7 L'expression figure d'ailleurs dans le Rapport remis à Monsieur le Président du Sénat le 26 juin 2002, par la commission d'enquête sur « La délinquance des mineurs », créée en vertu d'une résolution adoptée par le Sénat le 12 février 2002 (Président : M. Jean-Pierre SCHOSTECK, Rapporteur : M. Jean-Claude CARLE) : « La télévision a pénétré à un tel point la vie des familles et joue un tel rôle dans le quotidien des enfants qu'on peut, sans exagérer, parler de "troisième parent" pour la désigner ». Chapitre II, 1. « La famille : une institution reléguée », partie d, Les médias. On peut trouver ce rapport sur <http://www.senat.fr/rap/r01-340-1/r01-340-10.html>.

métaphore tant ce troisième parent occupe souvent une place plus importante que les deux premiers. Or, ce nouveau parent amène avec lui, dans l'espace désormais désinstitutionnalisé de l'ancienne famille, sa propre famille qui, pour être virtuelle, n'en est pas moins envahissante. Ce troisième parent pour les enfants, qui est en même temps le meilleur ami de la famille pour les vrais parents, constitue en somme le vecteur qui permet d'aboutir aux restes de la famille réelle une nouvelle famille virtuelle. De sorte que se trouvent considérablement modifiés les contours de ce qu'on appelle aujourd'hui la famille. Cette extension virtuelle de la famille s'est d'autant mieux facilement imposée que la propagation des postes de télévision s'est répandue dans tout l'espace privé : en plus du poste trônant au centre du foyer dans le salon comme il y a une génération, on en trouve désormais jusque dans les chambres des enfants<sup>8</sup>.

La démocratie faisant de chacun, fut-il enfant *infans*, un sujet autonome s'est donc immiscée dans l'espace familial par le biais de la télévision, en annihilant les anciens rituels familiaux. Par exemple, il n'y a seulement qu'une génération, il fallait bien supposer une sorte de tribunal familial, certes plus ou moins désinvolte, mais tenu d'entendre les parties et les arguments en cause, avant de juger et de décider (éventuellement à l'emporte-pièce) du programme qu'il était « bon » de choisir et qui pouvait le regarder. Aujourd'hui, la télévision dans chaque chambre permet de

---

<sup>8</sup> En Europe, entre 1/3 et 2/3 des enfants ont désormais la télévision dans leur chambre, selon les pays et les milieux sociaux (près de 75% dans les milieux défavorisés en Angleterre). À noter que ces chiffres s'appliquent aux enfants entre 0 et 3 ans. Cf. Recherche Comparative Européenne, *Children and young people in a changing media environment*, édité par Sonia Livingstone et Moira Bovill, Erlbaum ed, Mahwah, N.J et Londres, 2001.

donner satisfaction à chacun, mais au prix d'éviter tout débat et toute discussion familiale. C'est une démocratie sans discours, ni discussions.

Cette extension virtuelle de la famille permise par le troisième parent a été peu perçue par les sciences sociales. Elle avait pourtant été parfaitement repérée, dès les débuts du règne de la télévision, par la littérature. En 1953, dans un saisissant roman d'anticipation intitulé *Fahrenheit 451*, l'auteur américain Ray Bradbury montrait plusieurs aspects du problème dont on n'a souvent retenu qu'un seul : une société où la télévision a pris la place du livre<sup>9</sup>. Un film, réalisé par François Truffaut en 1966, en a été tiré, reprenant le thème principal du livre : l'action se situe dans un futur proche, la société ne tolère plus l'existence des livres. Jugés dangereux, ils sont officiellement considérés comme empêchant les gens d'être épanouis. Les pompiers n'éteignent plus les feux, ils débusquent les lecteurs, récupèrent les ouvrages illicites et allument des autodafés. Le héros du récit, Montag, appartient à l'une des ces brigades. Citoyen zélé, il effectue son travail sans se poser de question. Jusqu'au jour où il croise Clarisse, une jeune institutrice amoureuse des livres qui le fait douter de sa fonction. Il n'en faudra pas davantage pour que Montag prenne goût au fruit défendu de la lecture et cherche le contact avec les « Hommes Livres » (cf. le fameux « Je suis La République de Platon ») qui vivent dans les marges de la société en mémorisant tous les grands livres...

Si l'on a bien perçu la question du rapport télé/livre posée par ce récit (j'y reviendrai d'ailleurs plus loin), on n'a peu pris en compte la seconde

---

9 Ray BRADBURY, *Fahrenheit 451*, Denoël, Paris, 1966.

question décisive qu'il abordait: la télévision comme nouvelle famille. Cet aspect est cependant très présent à partir du grand rôle donné dans le récit à l'épouse de Montag. Mildred (Linda, dans le film), est complètement assujettie au système de la vie aseptisée et obligatoirement heureuse instaurée par le «Gouvernement». Elle consomme autant de pilules et comprimés qu'il en faut pour éviter toute anxiété. Et surtout, elle vit avec la télévision qui se trouve dans toutes les pièces du foyer et qui couvre toute la surface du mur (le récit a un peu d'avance sur notre technologie, mais nous avons déjà des écrans plats de plus en plus grands). Ces «murs parlants» représentent ce qu'elle appelle sa «famille». Les personnages virtuels de cette «famille» vivent donc tous les jours dans le salon de Mildred dont l'ambition la plus significative est de pouvoir se payer un jour un quatrième mur-écran pour améliorer... la vie de famille, ce qui dérange un peu Montag.

À la réflexion, n'y avait-il pas un mur entre Mildred et lui? Et au sens littéral, pas seulement un mur mais trois à ce jour! Et ruineux, en plus! Et les oncles, les tantes, les cousins, les nièces, les neveux qui vivaient dans ces murs, ce ramassis de singes baragouineurs qui ne disaient rien de rien et le disaient à tue-tête. Dès le début, il avait vu en eux des espèces de parents. «Comment va l'oncle Louis aujourd'hui?» «Qui?» «Et tante Maude?»

La vie avec une vraie famille s'étant estompée, il ne reste à Mildred que cette autre «famille»:

«Remettons-nous au travail», dit calmement Montag.

Mildred lança un coup de pied dans un livre. «Les livres ne sont pas des gens. Tu as beau lire,

je ne vois personne autour de moi!»

Il contempla le salon mort et gris comme les eaux d'un océan qui pourraient bouillonner de vie s'ils allumaient le soleil électronique.

«Ma "famille" au moins, ce sont des gens, dit Mildred. Ils me racontent des trucs; je ris, ils rient!»

La force du roman est d'avoir su, très tôt, révéler ce trait : cependant que la famille réelle, avec ses anciens rapports de place, disparaissait lentement dans les limbes de l'histoire, elle se trouvait remplacée par une famille virtuelle incessamment renouvelée, une nouvelle communauté immense et volatile, amenée par la télévision. Ce que le roman avait saisi dès 1953, c'est que les téléspectateurs, désertant les anciens rapports sociaux réels, se mettaient tous à appartenir à une même «famille» en ayant soudain les mêmes «oncles» raconteurs d'histoires drôles, les mêmes «tantes» gouailleuses, les mêmes «cousins» dévoilant leurs vies. Et, de fait, si l'on considère les très nombreux talk show et autres émissions de divertissement que proposent aujourd'hui nos chaînes généralistes, c'est toute une galerie de portraits de famille qu'on y trouve : du timide impénitent au hâbleur incorrigible en passant par le râleur patenté, l'ex-militant recyclé en paillettes, le prof idiot, l'écolo de la bonne bouffe, le cynique un peu gaulois, la blonde pétulante à anatomie renforcée, l'éternelle idole des jeunes, le crooner du 3<sup>e</sup> âge, la porno star en défenseur de droits de l'homme, le gay dans toutes ses déclinaisons, le handicapé rigolo, la drag queen tout terrain, le penseur attiré, le beur tchatcheur, le défenseur des bonnes causes perdues d'avance et même le psychanalyste plein de sous-entendus freudo-lacaniens... Soit une cinquantaine de personnes circulant sans cesse

d'une chaîne à l'autre et valant de l'or, derrière lesquels courent les hommes politiques en mal d'audience. On trouve désormais ses cousins, ses oncles et ses tantes en zappant et en plus, ils sont drôles ou du moins supposés tels. Ce que les histoires de famille (les petites et les grandes, les drôles et les tragiques) n'apportent plus, c'est désormais «la famille» de la télévision qui est appelée à y pourvoir. C'est elle qui console les esseulés et anime les groupes en manque de verve :

«Haut les cœurs! Mets-nous la «famille», dit Mildred. Allez, vas-y. Amusons-nous, arrête de pleurer, on va se faire une petite fête!»

Non seulement, la télé fournit une «famille», mais elle constitue ceux qui la regardent comme une grande famille. Une grande famille où les gens apprennent à se connaître au double sens de «se connaître les uns les autres» et de «se connaître eux-mêmes».

Le temps est ainsi venu où, dans une multitude de programmes d'expression de soi, chacun se confie à tous dans un idéal de transparence où l'on ne peut plus rien se cacher. De sorte que l'indécence n'est plus ce qu'elle était, elle consiste à présent à cacher quelque chose de son intimité, comme une écrivaine star du petit écran l'affirmait, il y a peu. Le ciment de cette grande «famille», c'est la sincérité sur laquelle chacun est jugé. Peu importe que X et Y défendent des positions contraires, ils auront raison tous les deux pourvus qu'ils paraissent sincères, c'est-à-dire «sincères avec eux-mêmes». Le temps du soupçon critique et de la mise en question de tout idéal de transparence est révolu. À longueur d'émissions, les «secrets de famille» les mieux gardés sont tous éventés; aucun ne résiste aux grands déballages. Sous le soleil de *Big Brother*,



chacun doit tout dire à tous. Même les adolescents et les jeunes adultes en passent par là maintenant, par le confessionnal de *Loft Story* ou de *Star Academy*<sup>10</sup>. La nouveauté de ces émissions (qui nous rapproche encore de *Fahrenheit 451* où les murs parlants sont interactifs), c'est que cette « famille », le téléspectateur peut désormais la composer à son gré par exemple en tapant 1 s'il veut se soutenir Loanna ou 2 s'il veut éloigner Élodie...

On pourrait se demander: après tout, pourquoi pas cette virtualisation des rapports familiaux? N'est-ce pas là le cours même de l'histoire qui fait que tout évolue? De sorte qu'il n'y aurait aucune raison de porter un jugement dépréciatif sur la période actuelle surtout si c'est pour mieux valoriser celle qui n'existe plus. D'ailleurs, le temps où l'on étouffait dans les familles réelles n'est pas si loin. Le fameux « famille, je vous hais » de Gide, repris par les étudiants de 68, ne remonte qu'à une ou deux générations<sup>11</sup>. En ce sens, ne faut-il pas mieux une « famille » virtuelle qu'une vraie famille sachant que, quand on en est vraiment fatigué, il suffit de tourner le bouton sans avoir, comme autrefois, à « tuer le père ».

On peut faire deux réponses à cette objection. La première pourrait s'appuyer sur une remarque

---

10 Le fait que ces émissions soient désignées par leurs promoteurs mêmes comme appartenant au type *Big Brother* indique combien la virulente critique politique présente dans le roman de Orwell, *1984* est désormais déniée (le roman, lui aussi saturé de télécrans, est écrit cinq ans avant *Fahrenheit 451*). En même temps que le niveau de désinvolture (ou de cynisme) atteint vis-à-vis de toute référence littéraire, la reprise du nom implique ouvertement une visée familialiste, voire hyper-familialiste puisque cette télé nous convoque d'emblée comme étant tous frères, sous son regard bien sûr.

11 Du même ordre, et entre bien d'autres exemples possibles, cette forte phrase que Henri Michaux fit figurer comme clause de son testament: « J'exhèrède tous les membres de ma famille ». Cf. Jean-Pierre MARTIN, *Henri Michaux*, Gallimard, Paris, 2003, p. 13.

que Montag adresse à sa femme :

«Est-ce que ta «famille» t'aime, t'aime *vraiment*, t'aime de tout son cœur et de toute son âme, Millie?». Il sentit les yeux de sa femme qui se plissaient lentement, fixés sur sa nuque. «En voilà une question idiote!»

Question ressentie comme «idiote» par Mildred parce que sans réponse pour elle. De fait, la question ouvre un gouffre. Celui qui aime les personnages de cette «famille» ne peut pas être payé de retour car ceux-ci, étant virtuels, ne peuvent qu'être parfaitement indifférents à son sort. Sauf, évidemment, si celui-ci devient médiatisable. Dans ce cas, des surdémonstrations d'amour seront données à l'autre, comme pour faire oublier la non-réciprocité fondamentale du médium.

De là s'ensuivent une autre question et une nouvelle réponse. Pourquoi y a-t-il donc lieu de faire toute cette dépense en technologie (des caméras, des techniciens, des grilles de programmes, des satellites, des réseaux, etc.) et en investissements divers (financiers, libidinaux, etc.) si c'est pour ne pas faire vraiment exister les sujets qui regardent la télévision en y passant tant de temps? La «famille» serait-elle le règne du pur divertissement pascalien, autrefois concentré sur le roi et aujourd'hui étendue à chacun?

La réponse est ailleurs. Si ce n'est pas l'existence subjective de l'autre qui préoccupe cette «famille», c'est parce que rien ne préoccupe cette «famille» dans la mesure où elle n'est elle-même qu'un leurre. Une invention comme dans *L'invention de Morel*, ce roman du grand ami de Borgès, Bioy Casarès, où des images d'habitants sont projetées à destination de visiteurs dans

un paysage vide. Un pur simulacre, susceptible comme tel, aussi que Lucrèce l'analysait déjà le livre quatrième *De Natura rerum*, de produire des «sensations» chez celui qui les perçoit. Ces inventions, ces simulacres sont en fait produits par une industrie culturelle qui, comme toute industrie, cherche avant tout... à dégager des profits. La «famille» et toute sa soupe affective que les téléspectateurs boivent jusqu'à la lie, c'est-à-dire jusqu'aux «émissions-poubelle», n'est en fait qu'un leurre, un leurre derrière lequel se cache la seule réalité consistante, l'*audience* (une audience fidélisée par le simulacre) qui se mesure, se découpe en parts afin de pouvoir se vendre et de s'acheter sur le Marché des industries culturelles. S'il restait un esprit assez naïf pour croire que la qualité des émissions entre en ligne de compte dans la programmation, il risque fort de déchanter dès la première investigation. En fait, seule compte l'audience car c'est uniquement cela qui influe sur les affaires sérieuses : le prix des espaces publicitaires. Qu'on ne voie dans ce propos nul mauvais procès, je me contente de répéter la règle que le directeur des programmes de TF1, enseignant à Dauphine et à la Sorbonne, a énoncé à l'usage des apprentis-programmateurs : «Il est inutile d'augmenter les coûts pour provoquer un programme meilleur que celui qu'on diffuse si vous avez déjà la meilleure audience»<sup>12</sup>. Je n'épilogue pas, chacun connaît aujourd'hui les propos tristement célèbres par leur cynisme cru, tenus à l'origine en petit comité par M. Patrick Le Lay, président de TF1, qui confirmait à ses pairs, grands patrons comme lui, que : «Nos émissions ont pour vocation de rendre [le cerveau du téléspectateur] dis-

---

12 Cf. Laurent FONNET, *La programmation d'une chaîne de télévision*, Editions Dixit/DESS Communication audiovisuelle Université Paris I, Paris 2003.

ponible: c'est-à-dire de le divertir, de le détendre pour le préparer entre deux messages. Ce que nous vendons à Coca-Cola, c'est du temps de cerveau humain disponible. Rien n'est plus difficile que d'obtenir cette disponibilité»<sup>13</sup>.

C'est donc bien cela qu'il faut élucider: la façon précise dont est obtenue cette disponibilité. Or, s'il n'existe aucune autre activité sociale qui soit plus évaluée que la consommation télévisuelle, ces mesures ne disent quasiment rien sur la subjectivité de ces publics<sup>14</sup>. C'est pourquoi il convient d'inventorier cette vaste zone d'ombre où de l'énergie psychique est captée pour être convertie en audience. Je forme donc ici l'hypothèse que ce qui permet à cette audience de se constituer comme fidèle s'explique par le fonctionnement de la télé comme famille virtuelle de substitution.

En somme, à toute considération angélique qui ferait valoir une irrésistible évolution des rapports humains tendant d'eux-mêmes à leur virtualisation, il faut répondre que nous avons perdu les rapports d'autorité parfois insupportables de la famille réelle de naguère pour nous soumettre aux rapports marchands purs et durs qui structurent en sous-main cette nouvelle « famille ».

Est-ce à dire que les choses soient analysables en termes de complot ou de prise de pouvoir des « multinationales » sur les esprits? Je ne le crois pas. Que la « culture » puisse représenter un marché à conquérir est une chose (logique, au

---

13 *Les Dirigeants face au changement*, éditions du Huitième Jour, Paris, 2004. Préface de Ernest-Antoine Seillière, président des patrons français réunis dans le Mouvement des Entreprises de France (MEDEF), p. 92.

14 Voir à ce sujet le récent numéro 37 de la revue *Hermès* consacrée à *L'audience* (CNRS Éditions, 2004).

demeurant); que les puissances qui veulent y parvenir aient vocation à faire face aux obligations qui s'imposent dans ce champ en est une tout autre. Autrement dit, il se pourrait bien qu'avec la désinstitutionnalisation de la famille suivant de près l'affaiblissement général des formes onto-théologico-politiques (cf. « la sortie de la religion » selon Marcel Gauchet) d'un côté, et l'extension du Marché à de nouveaux secteurs de l'autre, la formation des personnes ne soit plus réellement assurée. Il me semble qu'en ce domaine, crucial, on ne sait guère que faire et on improvise, ce qui revient à miser beaucoup trop peut-être sur l'extraordinaire plasticité de la subjectivité humaine.

Je crois donc qu'il faut associer deux propositions :

- Ce n'est pas l'existence subjective de l'individu, mais des parts de marché qui préoccupent cette industrie culturelle.
- Il est cependant probable que le fait d'avoir désormais à vivre dans cette « famille » ne soit pas sans effet sur les modalités de subjectivation.

Il est, à cet égard, remarquable de constater qu'il existait jusqu'à récemment une économie des biens matériels et une économie des biens spirituels. La première visait à la production de richesses et la seconde à l'institution des personnes. Chacune de ces deux économies avait ses lois et ses corps de métiers propres : ici des entrepreneurs pour produire, selon les lois du Marché, des biens matériels, et là des clercs (religieux ou laïcs) pour produire, selon des valeurs transcendantes, transcendantales ou morales, des biens spirituels<sup>15</sup>. Or,

---

15 Je pose ici une différence entre une *économie des biens matériels* et une *économie des personnes*, reprise du livre de François FLAHAULT, *Pourquoi limiter l'expansion du capitalisme*, Descartes & Cie, Paris, 2003.

nous assistons, avec la fantastique montée en puissance de ces industries culturelles, à un ajustement des lois de l'institution des personnes sur les lois du Marché. L'industrie culturelle ayant pris la relève des clercs, ceux-ci (intellectuels, professeurs, précepteurs, littérateurs, bref tous ceux qui avaient souci de la formation individuelle de leurs protégés...) font désormais figure de dinosaures de la culture. C'est désormais l'industrie culturelle<sup>16</sup> qui est directement en charge de la production des biens spirituels et de l'anthropofacture des individus, sans qu'au demeurant, elle sache vraiment comment faire. Ce qui donne, entre autres effets, «la famille» télévisuelle.

Or, la moindre prise en considération de cette «famille» geste indispensable si l'on veut vraiment décrire et penser notre monde permet de développer une puissante interrogation à l'encontre de toutes les analyses qui présentent notre époque comme fondamentalement individualiste. Je pense, entre autres, à celle de l'ex-ministre philosophe Luc Ferry dans le livre bilan qui inspirait son action, *Lettre à tous ceux qui aiment l'école* (voir, par exemple, le chapitre 2, significativement intitulé: «Les racines du mal: une poussée individualiste qui met l'école en difficulté»). Or, l'existence de cette nouvelle «famille» où baigne désormais l'enfant n'incite nullement à parler de «poussée individualiste». C'est d'ailleurs l'avis de Bernard Stiegler qui, dans un vif et récent petit livre à propos de la télévision et de la misère symbolique, indique que «[l'audiovisuel] engendre des comportements grégaires et non, contrairement à une légende, des compor-

---

16 On doit le concept d'«industrie culturelle» à Adorno qui a développé une analyse critique de la *Kulturindustrie* conservant une grande actualité. Voir par exemple Theodor W. ADORNO, *Philosophie de la nouvelle musique* [1962], Gallimard, Paris 1985, p. 15-17.

tements individuels. Dire que nous vivons dans une société individualiste est un mensonge patent, un leurre extraordinairement faux (...). Nous vivons dans une société-troupeau, comme le comprit et l'anticipa Nietzsche»<sup>17</sup>. Le vrai nom de cette famille serait donc aussi imprononçable soit-il un «troupeau», qu'il ne s'agirait plus que de conduire là où l'on veut qu'il aille s'abreuver et se nourrir, c'est-à-dire vers des sources clairement désignées. Je précise au passage que la notion de «troupeau» se trouve déjà chez Tocqueville lorsque celui-ci indique que la passion démocratique de l'égalité peut «réduire chaque nation à n'être plus qu'un troupeau d'animaux timides et industriels», délivrés du «trouble de penser»<sup>18</sup>.

Il y aurait certainement beaucoup à discuter sur l'existence ou non d'un individualisme contemporain dans nos sociétés, mais pour désamorcer sans tarder quelques possibles malentendus, il me semble nécessaire de souligner que parler d'une société-troupeau n'est nullement incompatible avec le déploiement d'une culture de l'égoïsme érigé en règle de vie, comme Stiegler en convient du reste. Cette vie dans un troupeau virtuel incessamment mené vers des sources providentielles pleines de sirènes et de naïades suppose en effet un égoïsme hypertrophié présenté comme accomplissement démocratique («sois toujours plus toi-même en participant toujours plus à la famille», «avec nous tu seras au centre du système»...). Avec cet «égoïsme gré-

---

17 Bernard STIEGLER, *Aimer, s'aimer, nous aimer – du 11 septembre au 21 avril*, Galilée, Paris, 2003. p. 30.

18 Alexis de TOCQUEVILLE, *De la démocratie en Amérique* [1840] œuvres II, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, 1991, cf. «Quelle espèce de despotisme les nations démocratiques ont à craindre», p. 840

gaire», nous sommes sans doute devant un type d'agrégat assez nouveau qu'il conviendrait d'inventorier d'autant plus vite que sa détermination égoïste lui interdit à jamais se découvrir lui-même en être collectif. Pour le fixer, je proposerais de l'épingler du nom de «formation égo-grégaire». On aura compris, je pense, que les anciennes (et géniales) analyses du Freud de *Psychologie collective et analyse du moi* à propos des «foules conventionnelles» et du Sartre de *Critique de la raison dialectique* à propos de la «conformité sérielle» se transformant en «groupe en fusion» ne me semblent absolument plus suffire pour rendre compte de ce nouveau type d'agrégat.

Si l'industrie culturelle ne sait probablement que faire pour instituer les sujets, la simple nécessité commerciale de contrôle des parts de marché n'est toutefois pas sans effet sur les consciences – Bernard Stiegler y insiste: «le fait que les mêmes gens regardent tous les jours les mêmes émissions conduit nécessairement à ce que leurs «consciences» finissent par partager de plus en plus de rétentions secondaires identiques [des souvenirs], et donc par sélectionner les mêmes rétentions primaires [ce qui renvoie au présent de la perception]»<sup>19</sup>. Stiegler parle ici d'une «synchronisation des consciences» et d'une «exténuation de leur diachronie», c'est-à-dire d'une perte de leur singularité. Ce déficit de diachronie entraîne, selon Stiegler, une perte d'estime de soi qui est à l'origine de la misère symbolique actuelle par laquelle s'expliquerait, selon lui, autant l'acte désespéré d'un Richard Durn que le vote du 21 avril 2002 ayant qualifié un Le Pen pour le second tour de l'élection présidentielle.

---

19 Ibid. p. 42.



Il n'est pas non plus sans engendrer, en dépit du maigre soutien quotidien qu'elle apporte, une véritable détresse de fond de chacun laissé à lui-même je n'insiste pas : on a assez dit que notre époque n'était plus répressive, mais dépressive. Il me semble cependant que, si elle met bien en évidence les points de rupture et les moments de possibles passages à l'acte, l'analyse de Stiegler ne permet pas de repérer la façon dont se mettent alors à fonctionner, dans ce système égo-grégaire, les processus d'individuation<sup>20</sup>. Car, en dépit de la grégarisation des consciences produite par le sentiment d'appartenir à une même famille virtuelle, il se met en place des mécanismes d'individuation nouveaux et paradoxaux. On serait, à cet égard, en droit d'attendre de la psychanalyse, si toutefois elle s'intéressait aux processus actuels de subjectivation et à leur dévoiement, quelques lumières à cet égard. Mais, comme cela tarde, il faut bien que d'autres s'y mettent.

Il s'y découvre pourtant des choses passionnantes et très intrigantes. Notamment que la modalité d'individuation fondamentale qui prévaut dans la « famille », c'est *la construction de soi par les autres*. L'incroyable besoin de *vouloir devenir célèbre* qui saisit les jeunes gens serait aujourd'hui à interroger en ce sens. Il se mesure par exemple à la façon dont nombre d'adolescents courent derrière une apparition télévisuelle à *Star Academy* par exemple qui leur permettrait enfin de croire qu'ils sont bien là puisque qu'ils ont été choisis pour que d'autres les voient à l'écran. Ce besoin s'accorde au fond à un fan-

---

20 À distinguer de l'individualisation. Je définis l'individuation comme ce qui permet de se compter pour un dans « le troupeau ». Alors que l'individualisation implique la sortie du « troupeau » et l'avènement d'un sujet autonome.

tastique souci de conformité puisque je ne peux devenir célèbre et rallier les suffrages qu'en présentant aux autres le maximum de traits d'identification avec eux. En ce sens, les jeunes *stars* d'aujourd'hui sont celles qui ressemblent le plus à ce que veut la « famille », c'est-à-dire la foule. Je rappelle ici pour mémoire, au cas où on l'aurait déjà oublié, que naguère, on ne pouvait devenir célèbre qu'en présentant un trait distinctif singulier (savoir faire au moins une chose que personne ou presque ne savait faire). Aujourd'hui, c'en est fini de ce principe d'individualisation qui me faisait être par moi-même ce que d'autres ne pouvaient être et qui impliquait une ascèse, une formation, des stratégies et des apprentissages. Désormais, je suis célèbre lorsque je réponds au plus proche et au plus vite de ce que les autres veulent de moi. Je peux alors échapper à la déprime en étant passé de l'autre côté de la « famille », du côté des regardés.

La grande épreuve d'individuation constituante aujourd'hui fait appel à ce que je pourrais appeler un *stade du miroir télévisuel*. Là encore, il me semble que les psychanalystes devraient réfléchir à la question puisque ce nouveau stade met en jeu, par rapport à l'ancien, un mécanisme spatial et visuel différent et original. On sait que dans le stade du miroir classique, je m'identifie à moi-même à l'erreur près de la gauche et de la droite. Si je me rendais compte que le type en face de moi lève son bras gauche là où moi je lève mon bras droit, je ne le prendrais pas pour moi et c'en serait fini de l'adhésion intime de moi à moi éprouvée au miroir. Pour que ce type soit moi, il faut donc que je ne sache rien des espaces orientés et que je mélange allègrement la gauche et la droite. Dans le stade du miroir classique, je suis en somme façonné sur une erreur, une erreur nécessaire qui, comme le dit Lacan

dans «Le stade du miroir», «inscrit toute la vie dans une ligne de fiction». De là vient probablement le fait que je ne pourrai jamais tout dire sur moi, puisqu'au fond de la certitude qui me constitue comme tel, il y a une erreur.

Quant à la caméra, on aura probablement remarqué qu'elle n'inverse pas la gauche et la droite (sinon on verrait à l'envers les titres des romans que présentent Guillaume Durand dans les émissions littéraires). Si donc, tout bon miroir inverse la gauche et la droite alors qu'aucune caméra ne le fait, comment fais-je pour me reconnaître dans mon intimité lorsque je passe de regardant à regardé, de devant le poste à «dans» le poste? La réponse est simple, ce n'est pas moi qui me reconnaît, ce sont les autres. On sait en effet que la réaction initiale de quelqu'un qui se voit pour la première fois en vidéo, c'est de dire que cela ne lui ressemble pas. En bref, il ne se reconnaît pas. Il ne rencontre pas cette intime adhésion de soi à soi autorisée par la confusion de la droite et de la gauche comme dans le miroir. Ce sont les autres qui le reconnaissent. Dans ce stade du miroir audiovisuel tant recherché aujourd'hui, on peut donc dire que ce sont les autres qui me disent (me dictent) qui et ce que je suis. Je me vois à la caméra comme les autres me voient. Je me vois comme un autre parmi d'autres, un autre que je dois gérer, de façon finalement impersonnelle, *comme si c'était moi*.

Si chaque technologie apporte sa perversion propre, il me semble qu'on n'a pas assez abordé les troubles dans la constitution subjective que l'usage de la télévision en «famille» permet. On devrait cependant car, étant donné l'extension de ce médium, il s'ensuit de sérieuses conséquences pour le lien social dont nous n'avons probablement, jusqu'à aujourd'hui, encore perçu

que des prémices. En tout cas, les personnalités «as if» ou «comme si» produites par cette «famille», autrefois repérées par Hélène Deutsch, qui intéressaient d'ailleurs beaucoup Lacan, (aujourd'hui dénommées «psychoses blanches», «psychoses froides» ou «états-limite»...) semblent promises à un bel avenir<sup>21</sup>.

Ceci ne constitue bien sûr qu'un premier repérage. Il y aurait à conduire plus loin l'investigation en suivant l'idée qu'il y a probablement autant d'aliénation à découvrir dans les nouvelles familles virtuelles d'aujourd'hui que dans les familles oedipiennes d'autrefois. Celles-ci furent découvertes comme le foyer privilégié de formations des différentes formes de névrose, celles-là devraient être considérées comme porteuses de nouvelles formes de subjectivation incertaine<sup>22</sup>.

---

21 Le caractère de ces personnalités semble bien être l'absence de jeu dans l'identification comme celui qui est permis par l'inversion de la gauche et de la droite. On n'observe aucun désordre en surface et souvent une grande continuité discursive. Mais dès qu'un traumatisme vient ébranler l'édifice, ce n'est pas un symptôme qui se manifeste comme chez le névrosé, mais le délire le plus débridé.

22 Avec un peu de malice, on pourrait dire que les puissantes reconfigurations subjectives produites par une télé vouée à ce type d'émissions devraient logiquement inciter les responsables occidentaux, désireux d'imposer la démocratie de marché aux populations islamiques récalcitrantes, à diffuser beaucoup plus d'émissions du type «Big Brother» plutôt que de se livrer aux (très coûteuses et très aléatoires) opérations d'envoi et d'utilisation de nombreuses troupes, comme en Irak. L'opération semble avoir d'autant plus de chances de réussir que ces populations paraissent fortement demandeuses de ce type d'émissions. L'article du *Monde* du 13 mars 2004, intitulé «Le succès de la télé-réalité dans les pays arabes provoque la colère des islamistes», confirme ainsi «l'extraordinaire popularité des programmes de télé-réalité (...) sur les chaînes satellitaires arabes» et révèle qu'«à l'occasion de «Star Academy», LBC [une importante chaîne satellitaire d'origine libanaise diffusée dans tous les pays arabes] aurait enregistré près de 70 millions [sic!] d'appels (surtaxés) provenant des 22 pays arabes». À se demander, devant ce chiffre à faire rêver nos directeurs de programmes, si la Star Academy ne permettrait pas la constitution d'une nouvelle *Oumma* (nation musulmane)! Cette perspective semble avoir, en tout cas, suffisamment affolé les islamistes du Golfe puisqu'à force de manifestations, ils ont réussi à faire arrêter au bout d'une semaine «Al-Raïs», le «Loft Story» bahreïnien...

## La télévision et l'accès au discours<sup>23</sup>

---

Un rappel pour commencer: les chiffres que j'ai donnés en note à propos de la multiplication des postes de la télévision dans les foyers (à chaque enfant sa télé) concernent les enfants de 0 à 3 ans. C'est-à-dire que la télévision introduit une nouveauté anthropologique considérable: désormais les petits d'homme se retrouvent très souvent devant l'écran avant même de parler. Certes, on peut aisément comprendre pourquoi (c'est le seul instrument qui permette de garder les enfants tranquilles sans s'en occuper), mais il faut évaluer tous les effets de cette véritable mutation anthropologique.

On s'en tient le plus souvent à la dénonciation des deux effets immédiats induits par l'usage de la télévision chez les jeunes et les tout jeunes: le dressage précoce à la consommation et l'incitation à la violence. Reprenons donc brièvement ces deux questions toujours rencontrées avant de poser le problème autrement.

### La consommation

On dit avec quelque raison que la place considérable prise par la publicité à la télévision constitue une véritable exhortation à la monoculture de la marchandise<sup>24</sup>. C'est indubitablement vrai, mais

---

23 Cette seconde partie reprend en les développant sensiblement certains points du second chapitre de mon dernier ouvrage, D-R DUFOUR, *L'art de réduire les têtes*, Denoël, Paris, 2003.

24 Selon le rapport, *The Kids Market* (Package Facts, New York, 1998), un enfant américain voit en moyenne 40 000 spots de publicité par an. Le pouvoir d'achat des kids américains est évalué à près de 30 milliards de dollars – sans compter l'influence qu'ils ont sur les achats de leurs parents, estimés à près de 400 milliards de dollars par an.

cette remarque ne me semble pas aller au fond des choses. S'il n'existait que cette tentative d'influence continue sur les individus pour les transformer en consommateur permanent dès leur plus jeune âge, ce serait certes déjà grave, mais on pourrait toujours répondre (comme on ne manque d'ailleurs pas de le faire) qu'il suffirait de mettre en place une véritable éducation à l'image pour former l'enfant à pouvoir résister à cette influence comme à toute autre. Or, le problème dépasse de loin la question d'une éducation critique. En effet, derrière la publicité à destination des jeunes et très jeunes, il existe une visée autrement plus radicale qui ne se laisse plus décrire en termes d'objectifs commerciaux, mais en terme de reconfiguration des subjectivités. Ce n'est plus seulement le désir de l'objet qui est constamment suscité, c'est l'être même du sujet qui est visé.

Les plus avisés des publicitaires ont en effet parfaitement compris quel parti ils pouvaient tirer de l'effondrement post-moderne de la famille classique et quelle stratégie de substitution de repères ils pouvaient alors jouer.

Il s'agit tout simplement de s'engouffrer, je cite, « dans la fragilité de la famille et de l'autorité pour installer des marques, nouveaux repères »<sup>25</sup>. L'opération a l'air de se dérouler de façon satisfaisante si l'on considère les nombres de jeunes (y compris pauvres) *marqués*, c'est-à-dire dûment estampillés du logo des grandes marques et les exhibant crânement. On pourrait même imaginer mieux : donner directement des noms de mar-

---

25 Brochure distribuée au colloque de l'Institute for International Research les 26 et 27 février 2002 à Paris ayant pour thème « Adoptez une communication ciblée pour toucher l'enfant au cœur de son univers ».

ques aux enfants, comme cela commence à se voir aux États-Unis<sup>26</sup>. Les marques fonctionnant comme nouveaux repères: nous sommes là au cœur d'une opération de reconfiguration inédite des subjectivités qu'aucune simple éducation à l'image ne saurait endiguer tout simplement parce qu'elle arriverait de toute façon bien trop tard, lorsque le mal aurait déjà été fait.

## La violence

C'est là un problème très complexe dont on ne peut rendre compte par des simplifications abusives. Partons de cette donnée: vers 11 ans, l'enfant «moyen» aura vu environ 100 000 actes de violence à la télévision et aura assisté à quelque 12 000 meurtres!<sup>27</sup> Doit-on cependant déduire de cette donnée lourde que l'enfant, chargé de tant d'images violentes, est condamné à décharger cette violence dans le réel? Contrairement aux apparences, la réponse est non. Il sera en effet toujours possible de trouver, face à toutes les corrélations statistiques que l'on construira, quelques contre-exemples ruinant toute certitude. On pourra ainsi découvrir des enfants de la télé, ayant assisté à des milliers de pillages, viols et meurtres sur le petit écran, doux comme des agneaux dans la vie de tous les jours. Rien en effet ne prouve *a priori* que les enfants prennent tous la fiction pour la réalité. D'ailleurs,

---

26 Cleveland Evans, professeur de psychologie à l'université Bellevue, Nebraska (USA) vient de repérer le phénomène: de plus en plus de bébés américains sont baptisés avec des noms de marques aux États-Unis: L'oreal, Chevy (pour Chevrolet), Armani, Timberlands, Chanel... Le phénomène toucherait environ 5% des bébés américains nés en 2003. Voir [http://colleges.surfswax.com/files/Bellevue\\_University.html](http://colleges.surfswax.com/files/Bellevue_University.html). À noter que nous avons eu en France, le cas de la petite Renaud, prénommée Mégane...

27 Wendy Josephson, *Television Violence: A Review of the Effects on Children of Different Ages*, Patrimoine canadien, 1995

les temps anciens n'étaient pas exempts de violences indéfiniment racontées aux enfants. Il ne faut donc pas céder à quelque forme d'angélisme que ce soit en pensant que tout était exempt de violence avant la télé: les contes narrés par les supposées gentilles grand'mères d'autrefois contenaient un lot respectable d'horribles histoires d'ogres dévoreurs d'enfants qui n'ont littéralement rien à envier aux images de violence diffusées d'aujourd'hui. Qu'on se souvienne de l'histoire particulièrement *gore* de Saint-Nicolas avec ses corps d'enfants découpés en morceaux et mis au saloir: n'a-t-elle pas donné la fameuse fête du 6 décembre où les enfants d'autrefois prenaient quelque avance sur Noël! La violence existe depuis toujours et il faut bien que l'enfant apprenne à la symboliser.

Toutefois, s'il est vrai qu'il existait jadis des récits de violence adressés aux enfants, celle-ci était essentiellement *racontée*. Ce qui fait intervenir deux différences cruciales:

- la grand'mère, en médiatisant l'horreur, l'intégrait dans le circuit énonciatif et la rendait en quelque sorte acceptable;
- l'univers de l'ogre dans le conte était clairement *imaginaire*, il obligeait l'enfant à penser cet univers comme un *autre* monde (celui de la fiction) alors que l'univers des feuilletons actuels avec rixes, violences, viols et meurtres, sans distance avec le monde réel, est *très réaliste*, de sorte que ces deux mondes peuvent aisément être confondus dans l'esprit de l'enfant.

Cette différence entre la violence montrée actuellement et la violence racontée d'alors ne prouvent cependant pas que tous les enfants actuels ayant chambre avec vue sur télé succombent nécessairement à la violence. C'est pourquoi il faut reprendre l'analyse sur de nouvelles bases.



Pour avancer vraiment, il faut commencer par écarter sans appel l'explication « scientifique » en vogue aujourd'hui : seuls franchiraient le pas fatal de la violence ceux qui y seraient génétiquement prédisposés. Cette explication présente deux inconvénients majeurs : elle renvoie ces jeunes gens à leur nature profonde qui serait tarée ce qui ne doit pas beaucoup les aider à accéder un jour à la responsabilité subjective de leurs actes, et elle permet que tout continue comme précédemment puisqu'elle laisse entendre que ce n'est nullement le médium qui est en cause, mais certains de ses spectateurs... qui devraient prendre leur dose de psychotrope avant l'usage.

Pour sortir de cette impasse faussement scientifique, je propose donc ce déplacement à mes yeux capital : c'est bien le médium qui est en cause, mais ce n'est pas tant le contenu des images qui incitent à la violence que le médium lui-même, *quoi qu'il diffuse*. Écarter la fausse explication par la génétique ne suffit donc pas, il faut en plus en finir avec l'idée simpliste (parce que mécaniste) que l'enfant imite nécessairement ce qu'il voit à la télé (ce que présupposent presque toutes les études sociologiques) et en venir à une formulation un peu plus exigeante du problème qui mette en cause le médium lui-même. Pourquoi ? Parce qu'il est nécessaire de conjecturer que l'exposition prématurée et continue à l'image télévisuelle peut obérer les conditions de transmission du don de parole de génération en génération et d'individus en individus dans l'espèce. Il faut donc prendre en compte les possibles effets perturbateurs de l'introduction d'une nouvelle technique de communication là même où prédominait depuis la nuit des temps la technique naturelle (comme on dit « langue naturelle ») du discours oral de face à face. Je suppose en somme que l'inondation de l'espace infan-

tile par ce robinet constamment ouvert d'où coule un flux ininterrompu d'images et de sons n'est pas sans effets considérables sur la formation du futur sujet parlant. Nous allons voir comment cela peut produire des sujets mal installés dans le discours. Et, en allant sans délai à la fin de mon raisonnement, avant de reprendre au pas à pas, je dirais qu'un sujet mal installé dans le discours a toutes les chances de se présenter comme un sujet inapte à jouer de toutes les subtilités de la mise en discours et de se trouver très vite contraint d'en passer au rapport (physique) de force pour obvier aux difficultés qu'il éprouve dans l'édification verbale du rapport de sens.

Il me semble que seule cette hypothèse permet de comprendre que certains enfants de la télé peuvent échapper à un destin violent, cependant que d'autres y succombent fatalement. La différence entre les deux tenant au fait que les premiers sont installés dans le discours cependant que les seconds n'ont eu que l'image télévisuelle pour accéder à la symbolisation.

Il est donc temps de considérer la question des possibles dérangements sémiotiques produits par l'exposition massive à l'image télévisuelle.

Pour répondre à cette question des effets de la télévision sur les enfants et les adolescents, il me semble donc indispensable de passer d'un niveau d'analyse purement sociologique à un discours susceptible de prendre en compte la psycho-socio-sémiogénèse des sujets parlants. Il s'agit en somme de faire l'hypothèse que la transmission du don de parole dans l'espèce puisse être altérée par le fait que les petits d'homme se retrouvent brusquement devant l'écran, s'adressant à tous et à personne en particulier, avant même de parler.

## Les rapports texte-image

*Fahrenheit 451* montrait une société où la télévision avait pris toute la place au détriment des livres. Or, il faut se garder de tout jugement hâtif, tout simplement parce que l'autodafé des livres là où il existe la télévision n'est probablement pas inéluctable. Il vaut mieux donc se déplacer vers la vraie question posée par *Fahrenheit 451*, qui me semble un peu plus subtile. Derrière l'opposition du livre et de la télévision, le vrai problème, ce sont en fait les relations entre le texte et l'image. Considérons donc ce rapport.

Tout d'abord, notons que l'exposition massive à l'image télévisuelle déroute le sens séculaire des rapports texte-image. Avant l'envahissement des rapports générationnels par la télévision, il existait bien sûr des images, mais l'initiation à la pratique symbolique partait du texte à partir de quoi étaient inférées des images. J'entends par «texte» des énoncés oraux parole ordinaire, contes, versions de mythes ou légendes aussi bien que des énoncés consignés dans une écriture (texte saint, feuilletons, romans...). Ce primat du texte peut aisément se concevoir à partir de certaines situations simples. Par exemple, l'audition d'un conteur ou la lecture d'un roman déclenchent une activité psychique au cours de laquelle l'auditeur ou le lecteur crée des images mentales dont il devient en quelque sorte le premier spectateur.

Je ne veux sûrement pas dire cependant que tous les auditeurs ou que tous les lecteurs voient les mêmes images, comme à la télé. Chacun «voit» en son for intérieur, dans une conscience singulière, non synchronique, dirait probablement Stiegler. On «voit» donc en lisant un texte ou en entendant un quelconque propos, mais il est à souligner qu'on voit ce qu'aucune image ne

peut vraiment montrer. Comment en effet rendre par une image le cours imprévisible d'une phrase de Proust? Comment rendre dans une image l'usage concomitant d'un imparfait et d'un passé simple? La fiction produite par le texte est en somme irréductible à toute image.

Cette disposition à la *fiction* et la *fabulation* doit évidemment être pensée dans une anthropologie générale: c'est une disposition de l'espèce. L'usage du signifiant (constitutif du symbolique, qu'il s'agisse de la phonation articulée, de l'écriture, du langage des signes...) génère du signifié et n'a donc de sens qu'à être mis au regard d'une capacité imaginante propre à l'espèce.

Mais l'image n'est pas que simple reflet du texte, elle possède son efficace propre et elle est puissante: elle peut tout simplement suspendre le texte. Elle détient ce pouvoir pour une bonne raison: l'image n'est pas articulée, au sens où l'on dit du texte qu'il est articulé. On pourrait même dénombrer, en les cumulant un peu à la diable, quatre niveaux d'articulation signifiante du texte:

- le niveau de l'unité élémentaire, de l'ordre du son, renvoyant au *phonème*<sup>28</sup>,
- le niveau sémiotique de la signification qui fait intervenir le *morphème*,
- le niveau de la signifiante qui fait intervenir la phrase (ce que Benveniste appelait le «sémantique» pour le distinguer du «sémiotique»),
- le niveau mythologique qui renvoie au récit et fait intervenir ce que Lévi-Strauss a isolé sous le nom de *mythème*, unité minimale du récit.

---

28 Ce dont rend compte la phonologie structurale: il existe un nombre fini de phonèmes dans une langue donnée et chacun est défini par les traits différentiels qu'il entretient avec les autres.

Mais si le texte est éminemment articulé, toutes les tentatives que l'on a pu faire au niveau de l'image pour lui donner le même statut ont échoué. Que ce soit au niveau de l'image mentale, le signifié, ou au niveau de l'image physique (picturale, filmique...), ces tentatives ont au mieux donné des taxinomies fort utiles, mais elles n'ont jamais réussi à définir une nature intrinsèque et une organisation interne de l'image et, de fait, jamais il n'y aura de nécessité pour «lire» une image de commencer par le haut, par la gauche, par le centre ou par un point quelconque plutôt que par une tentative de saisie du tout.

C'est vraisemblablement de ce caractère non articulé que vient le pouvoir de suspens que possède l'image par rapport au texte: une seule image peut mettre en question un très dense réseau de sens et de significations dûment organisés dans du texte. C'est d'ailleurs ainsi que procède l'émotion esthétique: que surgisse une image ou un enchaînement d'images sidérant, et voilà que sont suspendues les représentations auparavant organisées dans un «texte»... Nous voici par une simple image contraints de refaire un autre texte qui tienne compte de la perturbation ressentie et l'intègre. Il ne s'agit évidemment pas de prétendre traduire littéralement une image dans un texte, mais il s'agit de réparer la déchirure effectuée dans le tissu du texte par ce que Barthes, à propos de la photographie, appelait le *punctum*<sup>29</sup> issu de l'image. Barthes entendait justement par *punctum* «ce qui traverse, fouette, zèbre, ce qui m'attire ou me blesse» dans une image<sup>30</sup>. Le *punctum* étant ce qui point sur fond

---

29 Cf. R. BARTHES, *La chambre claire*, Paris, Gallimard-Seuil, 1980.

30 Cf. Ibid. p. 43 et 69 et sq.

de *stadium* (lequel réfère au corps classique d'informations qui rend l'image accessible). C'est un excès, référant à ce qui sort de l'image. Je ne dis bien sûr pas qu'il s'agit de trouver LE texte qui correspond à ce *punctum* de l'image, mais ce qu'il faut c'est UN texte qui vienne suturer la déperdition apparue dans les réseaux de sens, un texte qui n'exclut pas un autre, voire d'autres textes.

L'image devient ainsi situable dans un rapport d'avant ou d'après-texte (de pré-texte, en tout cas) grâce auquel elle acquiert la possibilité de figurer ce qu'on ne peut pas dire.

Hormis l'image esthétique « punctiforme » il existe un autre type d'image non articulée au texte, une image intérieure au sujet celle-là, soit ce que l'on appelle depuis Freud le *phantasme* qui peut relever de la « représentation inconsciente ». Ces images peuvent en effet être inconscientes au sens où Freud l'entendait en distinguant « la « représentation inconsciente » qui est la *représentation de chose* seule [autrement dit « le signifié »] » de « la « représentation consciente » qui comprend la représentation de chose [le signifié] plus la représentation de mot afférente [« le signifiant »] »<sup>31</sup>. Le phantasme renvoie donc à des images errantes, conscientes ou inconscientes, qui hantent l'appareil psychique. La caractéristique de ces images est qu'elles ont perdu leur arrimage à un texte qui, dès lors, ne peut plus figurer que comme texte « perdu » ou « censuré » (on se souvient de la définition de Lacan qui utilisait un terme connotant le texte pour définir le refoulement comme ce « *chapitre censuré* » de mon histoire). Comme le « texte » de ce phantasme est

---

31 FREUD, *L'Inconscient* [1915] in *Œuvres Complètes*, XIII, PUF, Paris, 1988, p. 234 et sq.

dérobé à celui là même qui en est le porteur, ces images reviennent au sujet de façon répétitive ou intrusive, sans se fixer ni s'enchaîner dans un processus cumulatif. Et toute image extérieure peut alors venir entretenir le phantasme en s'aboutant compulsivement à lui dans des séquences sans texte.

Il n'est qu'une seule issue pour échapper au trouage du *punctum* ou à la déliaison du phantasme: c'est de retrouver le texte qui lui correspond. Le texte du phantasme, on tente souvent, depuis Freud, de le retrouver dans ce dispositif discursif très spécial qui s'appelle la cure analytique. Et le texte de l'image esthétique qui, comme *punctum*, avait suspendu les réseaux de signification, on tente de le retrouver dans les processus critiques qui interrogent l'image: de l'image, il s'agit d'induire du texte et, à partir de là, de produire toutes sortes de va-et-vient entre les deux mondes hétérogènes du texte et de l'image. Du moins si l'on veut que l'image conduise vers autre chose qu'à son pur et simple investissement par le phantasme cette «autre chose», étant dans les deux cas du phantasme et de l'image esthétique, un savoir, du moins quelque chose qui échappe à la compulsion pour s'adjoindre à un processus discursif cumulatif. Je me permets ici de faire remarquer à destination de ceux qui en appellent constamment à une «éducation de l'image» que cette éducation ne peut fondamentalement consister, pour l'être parlant, qu'en une éducation au discours. Certes, il faudra bien que ce discours soit capable de se donner comme objet la question de l'image, mais rien de cela ne saurait se faire sans que le privilège du discours soit établi.

## La fonction symbolique

Ce rapport texte-image étant posé, enchaînons sur la question de la fonction symbolique : comment se transmet-elle et s'acquiert-elle ? Là encore, on retrouve le primat du texte, puisque c'est essentiellement par le truchement du discours, qui charrie avec lui tout un univers imaginaire, que cette fonction se transmet. On sait en effet combien la transmission de récits fut de tout temps un moyen utilisé par la génération des parents pour la formation de la génération à venir. Transmettre un récit, c'est en effet transmettre des contenus, des croyances, des noms propres, des généalogies, des rites, des obligations, des savoirs, des rapports sociaux... mais c'est aussi et avant tout transmettre un don de parole. C'est faire passer d'une génération à l'autre l'aptitude humaine à parler, de sorte que le destinataire du récit puisse à son tour s'identifier comme soi et situer les autres autour de lui, avant lui et après lui, à partir de ce point. Il faut en effet instituer le sujet parlant ; si cette anthropofacture n'a pas lieu, la fonction symbolique n'est tout simplement pas transmise.

Pour l'essentiel, l'accès à la symbolisation s'opère depuis toujours par la simple mise en oeuvre de la plus vieille activité de l'homme, le discours oral de face à face. De la sorte, on se transmet le don de parole sans même s'en rendre compte ; il s'agit d'un prodige aussi invisible que celui de ces gens de « la secte du Phénix » [1952] dont parle Borges dans *Fictions*, qui se transmettaient de génération en génération un secret sans s'en apercevoir. Or, il se pourrait qu'avec la télévision, on ne sache soudain plus transmettre ce don.

En simplifiant grandement, on pourrait dire qu'au bout d'un certain temps de commerce avec ses



parents, où le rôle de la verbalisation est essentiel puisque l'enfant se trouve « parlé » dans le discours des parents dès avant sa naissance, le petit d'homme acquiert en répondant à cette interpellation un ensemble de repères symboliques<sup>32</sup>. Ces repères sont constitués de signifiants spéciaux, des *déictiques* comme « je », « ici », « maintenant ». Il s'agit de signes « vides », non référentiels par rapport à la « réalité », des purs signifiants, toujours disponibles, qui deviennent « pleins » dès qu'un locuteur les emploie dans une instance de discours. On y trouve des indicateurs de personne (de personne subjective : « je », « tu » ; et non-subjective : « il »), des indicateurs spatiaux (« ce », « ceci », « cela », « ici »...) et des indicateurs temporels (« maintenant », « aujourd'hui », « hier »...) <sup>33</sup>. Grâce à ces indicateurs, le locuteur s'auto-indexe comme celui *qui* parle, fixant du même coup un *où* et un *quand* il parle<sup>34</sup>. Ce processus signe l'installation du sujet parlant dans la scène énonciative à partir de laquelle le monde extérieur devient représentable dans le discours. L'accès à la symbolisation passe donc par l'usage de ces repères de personnes (« je », « tu », « il »), de temps (ce qui est présent, co-présent ou absent) et d'espace (l'« ici » et l'ailleurs).

Cet accès à l'univers symbolique est fondamental, il renvoie à la capacité essentielle qui distingue l'homme des animaux : celle de pouvoir parler en se désignant soi-même comme sujet

---

32 Commerce verbal lui-même inséré dans un grand commerce organique : échanges de regards (se voir, voir, être vu par l'autre), échanges vocaux (entendre, être entendu par l'autre...), échanges de matières corporelles (sein, fèces)...

33 Sur ces points, voir E. BENVENISTE, *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard 1966; chap. V.

34 Rappelons que temps et espace sont les catégories a priori de la sensibilité chez Kant, constitutives du rapport au monde, c'est-à-dire de l'évidence à partir de laquelle le sujet s'installe comme tel.

parlant et en s'adressant à ses congénères à partir de ce point en leur envoyant des signes supposés représenter quelque chose je dis bien «supposés» car rien n'indique que ces signes réfèrent bien à des choses ou à des faits réels. L'homme ne se prive pas en effet d'«inventer» ce qu'il appelle la réalité. La fonction symbolique peut dès lors se représenter très simplement: pour y accéder, il faut et il suffit de faire sien et d'intégrer un système où «je» (présent) parle à «tu» (co-présent) à propos de «il» (l'absent, c'est-à-dire ce qui est à re présenter)<sup>35</sup>.

J'y insiste donc: ce système garantissant l'accès à la fonction symbolique et, de là, à certaine intégrité psychique minimale, s'acquiert essentiellement par le truchement du discours: les parents, les proches, parlent à l'enfant, s'adressent à lui, et progressivement se met en place la fonction symbolique. Ainsi se transmet de génération en génération le don de parole, l'aptitude humaine à parler, de sorte que celui à qui l'on s'adresse puisse à son tour s'identifier dans le temps (maintenant), dans l'espace (ici), comme soi (je) et, à partir de ces repères, convoquer dans son discours le reste du monde.

C'est cette essentielle transmission générationnelle du bien humain le plus précieux entre tous, le discours, que la télévision peut éventuellement mettre en péril. Pourquoi? Parce que sa grande différence avec le discours de face à face, c'est qu'elle fonctionne comme *médium non-adressé*. Cependant qu'elle mime sans cesse le discours adressé, elle n'interpelle pas et elle n'oblige pas à répondre. Elle échappe ainsi à l'obligation sym-

---

35 Dans D-R DUFOUR, *Les mystères de la trinité*, Gallimard, Paris, 1990, je propose de considérer ce triangle «je, tu et il» comme la configuration de base de la symbolisation.

bolique fondamentale de la réciprocité établissant que quand l'un a parlé, l'autre doit lui répondre. Combien voit-on d'ailleurs de télévisions allumées dans les foyers, qui « parlent toute seules » ? Et ce n'est pas le « tapez 1 pour Loanna » qui me semble avoir rétabli le minimum d'interactivités nécessaires. La télé reste fondamentalement un médium non-adressé. Même si elle ne cesse de solliciter (parfois jusqu'au harcèlement) les téléspectateurs, cette interpellation reste tout à fait rhétorique puisqu'il n'y a pas de voie (de voix) de retour dans le circuit.

Voilà pourquoi, elle ne peut produire que des sujets mal installés dans le discours, c'est-à-dire des sujets malhabiles dans l'usage déictique des repères symboliques de personne, d'espace et de temps. C'est cela qui me semble créer la différence quant au destin éventuellement violent des enfants de la télé. Ceux qui auront été à peu près bien installés dans le discours, dont les repères symboliques auront été fixés, pourront prendre en charge les images venues de la télévision. Pour peu qu'on le leur demande, ils seront capables de retranscrire ces images en discours. Ils seront aptes à ce que Jakobson appelait, dans un texte de 1959, *On translation*<sup>36</sup>, « la traduction intersémiotique », soit ce type de traduction qui implique non le passage d'une langue à une autre, mais la transposition d'un système sémiotique à un autre. Cette capacité est évidemment décisive quant à la possibilité d'échapper à un destin violent. En effet, tant qu'un sujet peut mettre en discours, il ne passe généralement pas à l'acte, il ne franchit pas la barrière fatale qui conduit immanquablement du rapport de sens au rapport de force. Si ses repères dans

---

36 Roman JAKOBSON, « Aspects linguistiques de la traduction » in *Essais de Linguistique générale*, MINUIT, PARIS, 1963, p.78 et sq.

le discours sont posés, alors il peut accueillir de l'image, fut-elle hyperviolente, et aller et revenir de l'image au discours. Ce va-et-vient peut même être ludique et formateur: il suffira de faire rentrer dans le discours, et son système d'adresses, ce médium impersonnel. Gageons qu'on y réussira d'autant mieux que le programme est élaboré, autrement dit qu'il appelle l'interprétation.

## La fiction

Nous sommes maintenant en mesure de savoir si l'enfant de la télé peut confondre ou non la fiction avec la réalité. Cela dépend du fait que les repères symboliques de temps, de personne et d'espace ont été fixés ou non. S'ils l'ont été, alors il existe un dispositif sémiotique «je/ici/maintenant» qui permet d'établir une scène de l'énonciation sur laquelle on peut convoquer, par ses énoncés, le reste du monde. Sur cette scène, je pourrais représenter tout ou partie du monde, *réel* ou *imaginaire*. La fiction n'est en effet qu'un des deux modes possibles de l'existence de ce monde convoqué. En effet, soit il sera réellement convoqué par des signes *indiciels* (des indices, au sens quasi policier du terme, ou mieux au sens de Peirce, lorsque le signe est l'indice d'un objet dans le monde). Soit il sera convoqué par des signes *anaphoriques*, lesquels ne renvoient pas indiciellement au monde, mais au discours lui-même. On parlera dans ce dernier cas, non pas de réalités extérieures, mais de réalités internes au discours, créées par référence au discours lui-même. Ainsi si je lis: «Nous étions à l'étude quand le Proviseur entra» (première phrase de *Madame Bovary*), il ne viendra pas à l'idée d'aucun lecteur sensé de se demander si les personnages étaient alors bien dans l'étude et si le Proviseur y entraient vraiment. Il acceptera d'em-

blée le monde créé même s'il sait que ce dernier n'a jamais vraiment existé. Ce qui ne veut pas dire que l'auteur fait ce qu'il veut dans la fiction (par exemple, il ne peut changer à sa guise le nom des personnages), il est tenu d'observer les lois du monde, fut-il imaginaire, qu'il a créé. C'est cela la fiction : un régime particulier de discours référentiel, se développant à l'intérieur du discours, déboîté par rapport à lui.

Si le sujet n'est pas bien fixé dans ses repères symboliques, cette scène énonciative n'existe pas et il ne peut donc rien y convoquer, pas plus un monde indiqué qu'un monde fictionné dans et par le discours. Ce sujet ne pourra alors pas atteindre au second régime de signification parce que ce second régime n'existe que comme cas particulier du premier.

Le problème est donc que si les repères symboliques ne sont pas fixés, ceux qui permettent d'entrer en discours, je n'accède pas à cette réalité discursive seconde et je ne perçois pas nécessairement la fiction comme fiction. Ce qui me parviendra, ce seront alors des images extérieures qui viendront se fixer sur les images qui hantent l'appareil psychique. L'image externe deviendra alors une sorte de branchement plus ou moins abouté aux images internes, aux phantasmes (souvent des images de toute-puissance ou de toute-impuissance) qui hantent l'appareil psychique. Des phantasmes dont la clef est dérobée à celui-là même qui en est le porteur. Ces images peuvent donc assaillir celui qui les perçoit, sans se fixer ni s'enchaîner dans un processus cumulatif maîtrisable, et générer des bouts de séquences hallucinées. Elles ne peuvent en somme que revenir, de façon répétitive, pour placer le sujet sous leur dépendance. D'une part, elles ne peuvent pas être objectivées, ce qui

signifie qu'elles n'ouvrent pas sur une procédure débouchant sur un savoir; d'autre part, elles investissent toute image extérieure qui leur est donnée, de sorte qu'elles se constituent en une sorte d'écran, c'est le cas de le dire, qui s'interpose entre le sujet et la réalité qui lui parvient.

Le pronostic est imparable: toute vie sociale, en tant que nécessairement médiatisée par le discours, sera difficile à ces enfants de la télé à commencer par l'école. N'étant pas vraiment entrer dans le discours, ils ne pourront que très difficilement prendre leur place dans le fil du discours qui distribue chacun à sa place. C'est pourtant beaucoup de ces enfants que l'école a pour tâche aujourd'hui de faire rentrer dans le fil de ce discours qui fait alterner la parole du professeur et celle de l'élève. On comprend, dans ces conditions, que l'école ne soit pas au bout de ses peines.

Au terme de ce cheminement où l'on a cherché à sortir des sentiers battus et rebattus sur les rapports violence à la télé/ violence des jeunes, le tableau de l'impact de la télévision sur la socialisation et la subjectivation paraît particulièrement lourd. Sur fond de familles désinstitutionnalisées sont entés des surgeons de familles virtuelles constituées comme simulacre. Ces simulacres servent à constituer des parts d'audience fidéli-sées vendues sur le marché. Les clercs sont des-sais de la production des biens culturels et de l'anthropofacture des sujets. Le «0spirituel» est pris en charge par des industries culturelles qui n'en ont pas les moyens. Des apprentis sorciers apparaissent cherchant, au profit de ces mutations, à reconfigurer les subjectivités. La transmission du don de parole (que toutes les sociétés avaient toujours su reconduire) n'est plus également assurée au sein des populations. Cet

allant de soi, devenant problématique, se solde par l'apparition d'acteurs sociaux désemparés. Il apparaît des sujets mal installés dans le discours, inaptes à entrer dans le fil de la parole et à distinguer la fiction de la réalité. L'école se trouve confrontée à une tâche impossible. Quant aux conséquences sociales et politiques, on commence à les voir apparaître...

Je pense qu'il est temps de ne plus se masquer l'ampleur des questions posées et de comprendre qu'il en va d'un peu plus que de faire passer une loi au Parlement visant à améliorer la signalétique des émissions.





## **Prenons le temps de travailler ensemble.**

La prévention de la maltraitance est essentiellement menée au quotidien par les intervenants. En appui, la Cellule de coordination de l'aide aux victimes de maltraitance a pour mission de soutenir ce travail à deux niveaux. D'une part, un programme à l'attention des professionnels propose des publications (livrets Temps d'arrêt), conférences, formations pluridisciplinaires et mise à disposition d'outils (magazine Yapaka). D'autre part, des actions de sensibilisation visent le grand public (campagne Yapaka: spots tv et radio, magazine, autocollants, carte postale, livre pour enfant...).

L'ensemble de ce programme de prévention de la maltraitance est le fruit de la collaboration entre plusieurs administrations (Administration générale de l'enseignement et de la recherche scientifique, Direction Générale de l'Aide à la jeunesse, Direction générale de la santé et ONE). Diverses associations (Ligue des familles, services de santé mentale, planning familiaux...) y participent également pour l'un ou l'autre aspect.

Se refusant aux messages d'exclusion, toute la ligne du programme veut envisager la maltraitance comme issue de situations de souffrance et de difficulté plutôt que de malveillance ou de perversion... Dès lors, elle poursuit comme objectifs de redonner confiance aux parents, les encourager, les inviter à s'appuyer sur la famille, les amis... et leur rappeler que, si nécessaire, des professionnels sont à leur disposition pour les écouter, les aider dans leur rôle de parents.

Les parents sont également invités à appréhender le décalage qu'il peut exister entre leur monde et celui de leurs enfants. En prendre conscience, marquer un temps d'arrêt, trouver des manières de prendre du recul et de partager ses questions est déjà une première étape pour éviter de basculer vers une situation de maltraitance.

La thématique est à chaque fois reprise dans son contexte et s'appuie sur la confiance dans les intervenants et dans les adultes chargés du bien-être de l'enfant. Plutôt que de se focaliser sur la maltraitance, il s'agit de promouvoir la « bienveillance », la construction du lien au sein de la famille et dans l'espace social: tissage permanent où chacun – parent, professionnel ou citoyen – a un rôle à jouer.

Ce livret ainsi que tous les documents du programme sont disponibles sur le site Internet:

[www.yapaka.be](http://www.yapaka.be)

## Temps d'Arrêt:

*Une collection de textes courts dans le domaine de la petite enfance. Une invitation à marquer une pause dans la course du quotidien, à partager des lectures en équipe, à prolonger la réflexion par d'autres textes...*

### Déjà paru

- L'aide aux enfants victimes de maltraitance – Guide à l'usage des intervenants auprès des enfants et adolescents. Collectif.
- Avatars et désarrois de l'enfant-roi. Laurence Gavarini, Jean-Pierre Lebrun et Françoise Petitot.\*
- Confidentialité et secret professionnel: enjeux pour une société démocratique. Edwige Barthélemy, Claire Meersseman et Jean-François Servais.
- Prévenir les troubles de la relation autour de la naissance. Reine Vander Linden et Luc Roegiers.\*
- Procès Dutroux; Penser l'émotion. Vincent Magos (dir).
- Handicap et maltraitance. Nadine Clerebaut, Véronique Poncelet et Violaine Van Cutsem.\*
- Malaise dans la protection de l'enfance: La violence des intervenants. Catherine Marneffe.\*
- Maltraitance et cultures. Ali Aouattah, Georges Devereux, Christian Dubois, Kouakou Kouassi, Patrick Lurquin, Vincent Magos, Marie-Rose Moro.
- Le délinquant sexuel – enjeux cliniques et sociétaux. Francis Martens, André Ciavaldini, Roland Coutanceau, Loïc Wacqant
- Ces désirs qui nous font honte. Désirer, souhaiter, agir : le risque de la confusion. Serge Tisseron.\*
- Engagement, décision et acte dans le travail avec les familles. Yves Cartuyvels, Françoise Collin, Jean-Pierre Lebrun, Jean De Munck, Jean-Paul Mugnier, Marie-Jean Sauret.
- Le professionnel, les parents et l'enfant face au remue-ménage de la séparation conjugale. Geneviève Monnoye avec la participation de Bénédicte Gennart, Philippe Kinoo Patricia Laloire, Françoise Mulkay, Gaëlle Renault.\*

## **À paraître**

- De la honte qui tue à la honte qui sauve. Serge Tisseron
- L'avenir de la haine. Jean-Pierre Lebrun

\*Épuisés mais disponibles sur [www.yapaka.be](http://www.yapaka.be)

